

Ismet Chériff Vanly

LES KURDES ET LE KURDISTAN DANS LES  
RELATIONS D'ANCIENS VOYAGEURS OCCI-  
DENTAUX (XVIe - XVIIIe siècle)

Avec introduction et commentaires

KSSE - Publication



## Avant-propos

Parmi les anciens voyageurs occidentaux qui visitèrent les pays d'Orient, et ils sont nombreux, plusieurs traversèrent le Kurdistan et nous laissèrent des remarques sur les Kurdes et leur pays. leurs relations sont, sauf erreur et sauf peut-être quelques exceptions, presque complètement ignorées des Kurdes d'aujourd'hui.

Voici donc, à l'intention de mes compatriotes, mais aussi des amis étrangers qui s'intéressent aux études kurdes, les récits de quelques-uns de ces voyageurs. Je dois d'emblée avertir mes compatriotes que les remarques faites par ces derniers, sur nos ancêtres, manquent souvent de compréhension et sont parfois désobligeantes, fort sévères. Maigre consolation, les autres peuples orientaux n'ont pas échappé à cette sévérité de jugement, chacun ayant eu "sa part". Mais ce ne'est pas une raison pour ignorer ou écarter ce qui a été écrit. Certaines remarques sévères peuvent bien d'ailleurs avoir été méritées. Nous devrions les connaître, non seulement par intérêt historique ou scientifique ou par curiosité, non seulement pour savoir comment des Européens de passage ont vu et jugé nos aieuls, mais aussi pour méditer un instant, pour tirer de ce passé révolu les leçons qui pourraient nous aider à construire notre avenir. Je m'empresse d'ajouter que quelques-uns de ces voyageurs, comme l'Italien Della Valle pour les Kurdes et le Français Volney pour les Arabes, ainsi que l'Allemand Niebuhr - sous certains rapports - pour les deux peuples, ont fait preuve d'une grande objectivité et d'une remarquable pertinence de jugement.

Ces remarques, quelles qu'elles soient, je les livre textuellement, sans changement, mais non

pas en vrac. Pour mieux les comprendre, et pour ramener certains jugements à leur juste valeur, j'ai dû par endroits donner des explications, faire des mises au point, au risque d'une digression. Le tout est précédé d'une introduction et d'un paragraphe sur le contexte historique et social de l'époque (étude que je reprendrai dans un ouvrage en préparation sur l'histoire kurde).

I.C.V. (Lausanne, avril 1973).

## Introduction

Les contacts entre l'Orient et l'Occident sont très anciens et datent d'avant Jésus-Christ. J'exclus toutefois de cette brève étude ce qui a été écrit sur les Kurdes à l'Antiquité et au Moyen Age.

Les récits très anciens sont d'ailleurs rares. Le plus ancien et le plus connu est celui de l'historien et général grec Xénophon, auteur de l'Anabase, qui traversa à la tête de ses "Dix-Mille" soldats le pays des Kardou(kh), dans les hautes vallées du Grand-Zab et du Bohtan, en l'an 401 av. J.-C. Il convient de rappeler que selon la théorie moderne sur l'origine des Kurdes, théorie émise par les Allemands Weissbach, Hartmann et Reinach, et développée par le Russe V. Minorsky, les Kardou(kh) de Xénophon n'auraient pas été des Kurdes, mais auraient émigré par la suite en Géorgie et seraient les ancêtres des Géorgiens Kartou(véli). Selon cette même théorie, les ancêtres des Kurdes étaient les Kyrtii (Kyrtiens) et leurs cousins les Mardes (d'où le nom de Kurmandj = Kyrt + Mard ou Mand, Médie + dj, suffixe d'origine), deux peuplades d'origine médique (iranienne), rencontrées également par Xénophon dans la vallée du Bohtan. Les Kyrtiens, auquel Reinach identifie les Kurdes, étaient célèbres dans l'antiquité comme architectes et ingénieurs militaires et servaient comme mercenaires les rois voisins.

Au Moyen Age, les Croisades constituent l'essentiel des rapports Orient-Occident, longue et sanglante série de guerres couvrant environ deux siècles (XIIe - XIIIe), où l'affrontement des armes, de civilisations, de religions (chrétienté contre l'islam) et de cultures n'excluait pas les

---

(1) Cf. Revue archéologique, t. XIII, p.115-119.

échanges et le commerce. L'Occident chrétien et féodal disputait à l'islam la Terre sainte de Palestine et la côte syrienne. Sur le plan militaire, les Arabes n'étaient plus les brillants soldats qui avaient fait la conquête islamique du VII<sup>e</sup> siècle, mais se trouvaient en pleine période de décadence. Venant d'Asie, les Turcs saldjouqides avaient occupé, au cours de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, la Perse, le Kurdistan, l'Arménie, l'Irak, la Syrie et la majeure partie de l'ancienne Byzance, pays qui allait devenir la Turquie (jusqu'à une ligne allant de Marash à Erzinjan, puis Erzeroum, à l'Est). Les Zangi, émirs turcs de Mossoul et d'Alep, assumaient la défense de la Syrie musulmane face aux Croisés, mais avec la participation des Kurdes, alliés et vassaux fidèles. Déjà islamisés, les Kurdes entamaient leur époque féodale, vivant pour la plupart de ses ministres, ses hauts fonctionnaires et ses ulémas étaient des Kurdes (2). Au début de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, la dynastie kurde des Ayyubides, dont l'origine remonte à la tribu des Râwand, occupa l'Egypte, la Libye, la Yémen, le Soudan, puis la Syrie, le Diyarbékir et la majeure partie du Kurdistan méridional (aujourd'hui irakien). Le sultan ayyubide Saladin et ses successeurs prirent la relève des Zangi pour la défense de l'islam. Mais, ainsi que le relèvent les professeurs V. Minorsky (3) et Claude Cahen (4), la collaboration entre Kurdes et Turcs se poursuivait sous les Ayyubides, avec cette fois une prédominance des premiers, les émirs Zangides et Urтуqidés étant devenus les vassaux des rois ayyubides. Les armées musulmanes qui firent face

(2) N. Elisséeff, "Nur ad-Din, un grand prince musulman de Syrie au temps des Croisades", Paris-Damas 1967, en 3 vol.

à Richard Coeur de Lion, roi d'Angleterre, à Philippe Auguste, roi de France, et à Frédéric Barbe-rousse, empereur d'Allemagne, qui sauvèrent l'Egypte et la Syrie de l'emprise franque, qui plantèrent L'Aigle royal, emblème de la dynastie ayyubide, sur les murs de Jérusalem, mettant ainsi fin au Royaume franc en Palestine, c'étaient des armées "kurdo-turques".

Par les guerres mêmes des Croisades et les multiples liens qui se nouèrent à l'époque entre Chrétiens et Musulmans, entre Européens et Orientaux, les Kurdes se trouvèrent donc en contact direct, non pas seulement avec quelques voyageurs isolés, mais avec des masses énormes de chevaliers, de soldats et de moine français, anglais, allemands, hongrois, normands, italiens, toute l'Europe chrétienne réunie. L'impression que les Croisés européens tirèrent de leurs contacts avec les Kurdes, alors à la fois sultans et soldats, protecteurs et serviteurs de l'orient musulman, était que les Kurdes sont un peuple chevaleresque courageux, loyal en temps de paix comme en temps de guerre, et pourvu de grandes qualités morales, qualités qu'illustre l'oeuvre littéraire de Walter Scot (5).

Mais les Kurdes n'offrirent pas que des rois et des soldats à l'islam. Beaucoup parmi les hommes d'Etat, les jurisconsultes, les professeurs et les historiens musulmans de l'époque étaient d'origine kurde, dont les célèbres historiens Ibn al-Athîr et Ibn

---

(3) "Prehistory of Saladin" in "Studies in Caucasian History", London 1953

(4) Professeur de civilisation arabo-musulmane à la Sorbonne; voir son article sur les "Ayyubides" in Encyclopédie de l'Islam, 2e édition.

(5) Voir aussi dans la série "Heroes of the Nations" l'ouvrage de l'Anglais S. Lane -Pool sur "Saladin", London 1898, puis 1926.

Khallikân(6). La grande citadelle du Caire, le fameux Crac des Chevaliers, impressionnante forteresse près de Lattaquié, et un grand nombre d'écoles et de mosquées, tant en Egypte qu'en Syrie, furent bâtis par les Kurdes. Il faut souligner que si le Moyen Age européen et oriental se ressemblent sous certains rapports, comme dans l'emprise de la religion et certains aspects du système féodal, ils n'en restent pas moins très différents. Pour l'Europe, c'était encore le règne de l'obscurantisme, alors qu'en Orient florissaient toujours les sciences et les arts. Dans un sens, le Moyen Age de l'Orient est déjà sa Renaissance.

#### Les temps modernes: contexte historique et social:

Ce tableau va changer à partir du XVe siècle. Rejetant l'obscurantisme médiéval et renouant avec les humanités classiques grecques, l'Europe va entamer sa Renaissance, découvrir les Amériques, cultiver les sciences avec les libertés individuelles, développer son commerce; elle reprendra contact avec le Proche-Orient, puis fera la connaissance de la lointaine Asie avec Marco Polo, le premier de ses grands voyageurs an Orient des temps modernes. Ce sera au même temps le début de l'époque coloniale, phénomène qui prendra de l'ampleur et s'aggravera avec la révolution industrielle du XIXe siècle.

Pendant ce temps, l'Orient, lui, renonçant à toute création, à tout renouveau, plongera dans un traditionalisme paresseux. Ce qui est dynamisme et ouverture dans l'Europe de la Renaissance n'est, en Orient, à la même époque, que repli sur soi-même

(6)Ibn al-Athîr, dont l'oeuvre fait autorité pour l'époque abbsside, naquit à Djaziret-Ibn-Omar (Kurdistan turc); Ibn Khallikân, l'un des plus célèbres



abdication, immobilisme, aspects pour ainsi dire moyenâgeux. La poussée ottomane dans les Balkans pourrait paraître comme une exception, mais elle n'est remarquable que sur le plan militaire. Les sultans turcs d'Istanbul, comme les shahs séfévides de Perse, ne favoriseront ni science, ni progrès ni libertés, à l'exception il est vrai de quelques belles réalisations architecturales.

C'est la raison pour laquelle la plupart des voyageurs occidentaux vont trouver l'Orient médiocre dans l'ensemble. Il ne faut pas s'en offusquer, mais en comprendre les raisons. Pour certains d'entre eux, les Arabes seraient des paresseux résignés, les bédouins du désert des voleurs, les Kurdes des brigands et des bandits de grand chemin, les Turcs des retardataires et des fanatiques, les Persans des menteurs aux moeurs dissolues. Les plus perspicaces d'entre eux, comme le Français Volney et l'Allemand danois Niebuhr, comprendront toutefois aisément que le retard, l'anarchie ou la misère dans lesquels se trouvaient les peuples orientaux étaient dus, pour une grande partie en tout cas, aux abus et au système de gouvernement dont ils dépendaient, autrement dit au despotisme, à l'arbitraire et à la corruption des administrations impériales, tant en Perse qu'en Turquie ottomane.

Le cas des Kurdes est très particulier. Leur réputation de "brigands" était à vrai dire une création des classes dirigeantes et bureaucratiques turques et persanes et de marchands appartenant aux peuples voisins. Stéréotypée, cette réputation fut reprise sans discernement par certains voyageurs occidentaux. Il y avait sans doute

---

auteurs de biographies, naquit à Khallikân, bourg toujours situé entre Erbil et Koy-sandjak (Kurdistan irakien).

des bandits parmi tous les peuples de l'époque, aussi bien en Orient qu'en Occident(7). Mais taxer tout un peuple de brigandage est plus qu'injuste, c'est ridicule, c'est antiscientifique. Mais là aussi il faut essayer de comprendre. Les marchands arabes ou persans, généralement des citadins en pantoufle et très près de leur argent, avaient naturellement peur en traversant les montagnes du Kurdistan, surtout en hiver; ils croyaient qu'ils allaient être attaqués et pillés, quand personne ne les attaquait. D'ailleurs, aucun des voyageurs dont j'ai lu les relations, parmi ceux qui redoutaient une attaque à main armée en pays kurde, ne nous dit qu'il ait été effectivement attaqué en traversant le pays. Le mythe du banditisme kurde est né de la peur, mais il s'y mêle souvent un brin de malveillance et de calomnie, comme le remarque justement l'Arménien Arshak Safrastian (8). Mais il y aussi autre chose. Après la chute des Ayyubides, en 1250, on trouve le Kurdistan divisé en un assez grand nombre de principautés et de seigneuries locales, qui tentaient de conserver leur indépendance d'abord face aux Mongols î-khanides, qui avaient conquis l'Asie occidentale, puis devant les Ottomans et les Séfévides de Perse. Après la plupart des principautés et seigneuries kurdes se rangèrent du côté ottoman, alors que d'autres, celles du Zagros, durent reconnaître la suzeraineté séfévide.

---

(7) Les exemples abondent, dans la chronique de d'ibn al-Athîr, de tribus arabes bédouines pillant les villes, s'attaquant même aux pèlerins de la Mecque (en majorité des musulmans non arabes) sous les murs de la Kaaba.

(8) "Kurds and Kurdistan", London 1948, p. 15.

Tant que les deux grandes puissances voisines laissaient une certaine indépendance aux principautés, celles-ci pouvaient conserver et développer une civilisation proprement kurde, dont Evliya Tchelebi, au XVII<sup>e</sup> siècle nous laisse un témoignage saisissant (9). Cela ne dura guère longtemps. Lorsque shans et sultans commencèrent à réduire les principautés en provinces, à mettre fin à l'indépendance des Kurdes, ces derniers tentèrent d'y résister et, du coup, passèrent pour des rebelles et des brigands aux yeux de l'oligarchie administrative turque et persane. Il faut aussi rappeler que les principautés et seigneuries kurdes étaient de véritables petits Etats, avec des institutions (comme en témoigne Evliya), notamment un système fiscal et douanier. Or, les pachas turcs et les khans persans, gouverneurs de province, voyaient d'un mauvais oeil les beys et princes kurdes percevoir l'impôt, ou soumettre les caravanes de marchands étrangers à des taxes, pourtant officiellement reconnues et coutumières. A leurs yeux, ce que les beys kurdes percevaient légitimement d'impôts et de droits de douane était du vol, car ils auraient aimé encaisser eux-mêmes ces revenus, c.à.d. voler les Kurdes, ce qu'ils faisaient largement. Et lorsque les douaniers d'un bey tentaient de réprimer une contrebande souvent encouragée par les pachas, l'exercice de ce droit (droit reconnu aux beys kurdes par les sultans Sélim I<sup>er</sup> puis Soliman le Magnifique) était présenté comme un acte de brigandage. La guerre qui éclata en 1655 entre Malak Ahmed Pacha, gouverneur turc de Van, et Avdal Khan, prince kurde de Bitlis, guerre longuement racontée par Evliya Tchelebi, est édifiante à cet égard. Ce prince kurde très

---

(9) "Evliya Tchelebi siyahet-namesi" (en turc), Istanbul 1897-98, en 6 volumes: consulter surtout le IV<sup>e</sup> vol.

savant, loyal et immensément riche, collectionneur d'oeuvres d'art aujourd'hui inimaginables, fut pillé par le pacha, qui était le gendre du sultan Mourad IV (10).

Sur le plan social, l'époque de la Renaissance trouve les Kurdes à l'état sédentaire en grande majorité, en partie des citadins et en partie des ruraux, ces derniers étant des paysans ou des nobles d'origine tribale vivant dans des citadelles. Mais une bonne partie des Kurdes était encore constituée de tribus nomades ou semi-nomades, plus nombreuses ou Kurdistan ottoman que dans la partie zagrosienne du pays, dont la situation sociale était plus avancée sous ce rapport. Or, dans tous les pays, les nomades et les semi-nomades passent pour une population turbulente aux yeux des autorités établies, opinion qui n'est pas toujours justifiée. Autre erreur plus grave encore, une opinion courante en Orient identifiait les Kurdes à leurs éléments nomades, faisant abstraction des citadins et des paysans: il était dès lors commode de franchir un autre pas en associant les Kurdes à l'idée de nomadisme, de turbulence et de rébellion. Cette fâcheuse opinion est de vieille date. Dans ses annales, al-Tabari, le grand historien arabo-musulman du IX<sup>e</sup> siècle, donne déjà des Kurdes cette définition: "Les Kurdes sont les nomades de l'Iran" (11). Al-Tabari commet ici une double erreur: le premier en

---

(10) Voir l'article de A. Sakisian "Abdal Khan, seigneur kurde de Bitlis au XVII<sup>e</sup> siècle, et ses trésors", in Journal Asiatique, volume CCXXIX, Paris 1937, p. 253-270.

(11) Al-Tabari, "Annales", édition de Goeje, Leiden, 1879-1881, en 15 volumes; vol. I, p. 262 (texte arabe original).

considérant les nomades iraniens mais non kurdes (des Persans, Baloutches, Daylams, Qufs, etc) comme des Kurdes; le second en faisant abstraction des paysans et des citoyens ethniquement kurdes et en les prenant pour des Persans. Or, à l'époque de la conquête musulmane, au VII<sup>e</sup> siècle, le Kurdistan iranien comptait un grand nombre de villes kurdes (par exemple: Kirmanshah, Kangavar, Dinavar, Nahvand, Ushniya, Izadj, Shahpour-Khwast, et même Hamadan, et j'en passe).

Les précisions qui précèdent aideront à comprendre les remarques de nos voyageurs, à corriger éventuellement certaines erreurs et à ramener les idées reçues, les stéréotypes, à leur juste valeur. Les voyageurs orientaux (arabes, persans ou turcs) qui ont visité le Kurdistan sont très nombreux et très anciens : nous y reviendrons peut-être dans une autre étude, la présente revue ne concernant que des voyageurs occidentaux.

#### Sur les pas de quelques voyageurs:

1) Le marchand vénitien anonyme (XVI<sup>e</sup> siècle): Un des plus anciens voyageurs est un commerçant italien de Venise qui, malheureusement, ne nous laissa pas son nom, ce qui amène les orientalistes à le désigner sous l'expression "le marchand vénitien anonyme". Il visita l'Orient et passa par le Kurdistan au début du XVI<sup>e</sup> siècle, à l'époque du shah Ismail de Perse. Son récit fut publié en italien en 1559 (12). Il fait une brève description " du beau château de Bitlis" et dit que le prince de la région était un seigneur kurde du nom de "Sarasbec" (lire: Sharaf beg); il ajoute que le shah Ismail envoya contre

---

(12) "Viaggio d'un mercatante che fu nella Persia", éd. Ramusion, collection "Della navigationi et viaggi", Venetia 1559.

le prince kurde une armée de 6'000 cavaliers, mais qu'il dut la rappeler pour parer à une autre attaque contre le royaume. C'était l'époque de la bataille de Tchaldiran.

2) Mestre Affonso (XVI<sup>e</sup> siècle):

En 1565, venant des Indes, le Portugais Mestre Affonso passe par Bitlis et nous laisse quelques détails sur le même château: "situé sur des rochers abruptes, entouré de murs élevés flanqués de tours et jalousement gardé, il semble imprenable". (13)

3) Pietro DELLA VALLE (XVII<sup>e</sup> siècle):

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est l'Italien Pietro Della Valle qui parcourt l'Orient. Jeune aristocrate romain, il voyage pour son plaisir et pour voir du pays. Ses relations, publiées en italien, puis traduites en français (14), se présentent sous forme de lettres écrites à un ami resté en Italie et dans lesquelles il relate ce qu'il voit, ce qu'il fait, souvent avec trop de détails, mais parfois avec des remarques pertinentes. En 1616, il est à Constantinople, où il a des amis en milieu diplomatique et où il apprend un peu le turc. La capitale turque est alors ravagée par la peste et Della Valle l'attribue au manque d'hygiène de la population (les rues sont sales, les gens ignorants et portent les vêtements souillés de ceux qui sont morts de la maladie). Pendant qu'il est à Constantinople, il relate comme nouvelle importante "l'arrivée en cette ville d'un certain personnage, qu'on appelle le Khan de Bitlis", venu du

---

(13) "Itinerario de mestre Affonso" (en portugais), cité par Albert Gabriel, "Voyages archéologiques en Turquie orientale", Paris 1940, vol. I, p. 238

(14) "Voyages de Pietro Della Valle", en 2 vol., Rouen 1745.

"Curdistan". Le Khan avait des ennuis: "Ce prince n'est venu que pour obtenir du Grand Seigneur (sultan) son rétablissement entier dans quelques terres dont Nafiz pacha, depuis peu mis à mort, l'avait dépossédé, mais dont il a déjà recouvré quelque partie". On est sous le règne du sultan Ahmed et la Turquie se trouve engagée dans une longue guerre contre la Perse. Le prince de Bitlis, dont tout indique qu'il jouissait d'un grand prestige, obtient entière satisfaction: non seulement le vizir coupable est mis à mort, mais le Khan est reçu en audience par le sultan, dont il obtient "la reconnaissance" de la totalité de ses droits et de ses titres de possession. Mais il a dû en payer le prix, sous forme d'une armée kurde mise au service du sultan contre la Perse, et de cadeaux offerts au souverain:

"il a promis au Grand Seigneur douze mille soldats, levés et soudoyés à ses dépens, pour le servir dans cette guerre contre le Persan, soldats qui, à ce que j'en peux juger, seront tous de cavalerie, à cause que dans ces frontières on ne sert guère d'infanterie...

Quand il alla au Divan et à l'audience du Grand Seigneur, où l'on ne se présente point les mains vides, le Prince de Bitlis a offert pour présents deux jeunes enfants muets, deux beaux chevaux, deux chiens de grand prix, sans que je sache si c'étaient des braques ou de lévriers cinq faucons, neuf vestes de velours et autant de satin, neuf autres de damas, et pareil nombre d'autres d'une étoffe de ce pays-là, étoffe entretissues de laine et de soie, plus un tapis d'une prodigieuse longueur et largeur...tant que douze hommes pouvaient le porter. A ce qu'on pouvait en juger confusément, il y avait apparence que c'était un précieux et très beau présent"(Vol.I de l'édition française, p.225-226).

Della Valle passe l'automne 1616 à Bagdad. Il juge les Arabes sévèrement. Mais comme bien d'autres voyageurs, par "Arabes" il entend surtout les bédouins nomades du désert (qu'il qualifie de "poltrons" et dont il dénonce les "rezzou", c.à.d. les raids de pillage). Pendant qu'il est à Bagdad, il tombe amoureux d'une chrétienne orientale, jeune fille prénommée Maani, de père syriaque (Assyrien) et de mère arménienne, élevée à Bagdad mais née à Mardin, où son père était un homme influent, mais il fut chassé de Mardin, à la suite de guerres, "par les rebelles kurdes, qui le dépouillèrent de la plus grande partie de ses biens". Il épouse Maani à Bagdad.

Au mois de janvier 1617, voyageant seul et sans escorte armée, en compagnie de sa jeune épouse, la "délicate dame Maani", et d'un ou deux domestiques, il traverse le Kurdistan iranien en plein hiver, entre Qizil-Rabat et Hamadan, en passant successivement par Qasr-ê Shirin, Jengi-Qonaghi, Haroun-Abad, Puli-Shah, Shahr-ê-Neu, Sahan-ê, Kanguvar et Saad-Abad. Cette partie du voyage est relatée au vol. II de l'édition française, p.322-345.

Qizil-Rabat était à l'époque (comme encore aujourd'hui) la première localité kurde en quittant Bagdad vers le Nord-Est; c'était aussi, écrit-il, "la dernière de l'Empire du Turc: aussi est-elle habitée et commandée par un certain Ahmed, ou Muhammad Bey, chef de plusieurs Kurdes, dont le Grand Seigneur l'a mis en possession à perpétuité, à condition néanmoins que lui et les siens, qui demeurent sur ces frontières, la conservent contre les Persans, comme en effet ils s'en donnent la peine".

Dans la région de Qasr-ê Shirin, "plusieurs Kurdes



tant hommes que femmes, se rendirent de tous côtés à notre camp, chargés de bonnes provisions que nous achetâmes, comme du lait et de petites pistaches... dont il y a grande quantité dans le Kurdistan, et autres choses semblables".

A Jengi-Qonaghi, il commence à neiger. Le onzième jour de voyage, on passe près d'un château que Della Valle appelle Lesciver (?), appartenant à un chef kurde du nom de Kazim-Sultan, "auquel non seulement plusieurs bourgs et villages sont soumis, mais même une grande quantité de Kurdes qui courent ces montagnes". Kazim-Sultan est absent, en mission au service du shah. Della Valle et sa petite équipe, qui passent la nuit dans des tentes, souffrent du froid: "Nous y souffrîmes pendant deux nuits un froid extrême, accompagné d'un vent furieux, contre lequel les piquets et les cordes qui soutiennent les tentes furent presque inutiles. Le lendemain nous passâmes la montagne toute couverte de neige, dont nous fûmes fort incommodés et presque accablés, non pas de celle qui tombait du ciel, mais de celle qui se trouvait sur le chemin, jusqu'à Ispahan".

Au village de Chieren (Shirin?) Della Valle et sa femme rendent visite à une dame kurde, Khanum-Sultane, baronne campagnarde dont le mari est en voyage, et qui les retient au dîner. Le dîner est simple, mais le gentilhomme romain l'apprécie beaucoup plus que les grands banquets qu'il avait connus en Italie:

"Parmi les précipices, fort étroits entre certaines montagnes, il y avait une petite bourgade habitée par des Kurdes, qui s'appelle Chieren, d'où plusieurs accoururent à notre caravane, selon leur coutume, avec quantité de provisions. Madame Maani eut la curiosité de voir leurs maisons, et comme elles ne nous semblèrent pas fort éloign je n'y suis rendu à pied

avec elle, et avec quelques autres femmes du pays, de celles qui s'étaient rendues à notre camp avec leurs marchandises. Nous y arrivâmes la nuit, et un fort honnête homme nous ayant dit sur le chemin, qu'une certaine Khanum-Sultane, Dame du lieu et de quelques autres districts circonvoisins, y demeurait, Madame Maani voulut lui rendre visite. Nous y fûmes conduits par ce même homme, qui était l'intendant de sa maison: mais je ne saurais vous dire avec combien de témoignages d'amitié nous fûmes reçus, Madame Maani de la Sultane, et moi de son frère, en l'absence de son mari, qui était en quelque emploi que le Roi lui avait donné. Nous voulûmes prendre congé d'eux, parce qu'il était tard: mais ils ne voulurent jamais le permettre, qu'au-paravant nous n'eussions soupé ensemble, les femmes à part, et nous autres hommes en même temps dans une autre chambre. Ils nous présentèrent une bonne menestre et d'autres viandes. Je trouvais le pain, comme je l'ai remarqué depuis, par tout le Kurdistan et plusieurs fois encore en Perse, fort léger et fort délicat, en forme de grandes galettes, comme les lasagnes, mais fort blanc et fort bien cuit. On ne s'y servit point de cuillers, de fourchettes, ni de couteaux, mais la main, à la mode de Perse, en faisait les fonctions. Je vous avous que les mets y étaient grossiers, mais ils nous furent beaucoup plus agréables que les banquets des Sardanaples ou des Héliodores, à cause de l'amitié et de la civilité avec laquelle ils nous furent présentés. Après avoir soupé, nous nous en retournâmes, chargés d'une infinité de compliments les plus obligeants du monde, le frère de la Sultane lui servant d'interprète de la langue des Kurdes en celle des Turcs. Mais ce n'est pas tout, car il voulut absolument nous faire compagnie, avec

quelques autres de ses domestiques, jusqu'à notre quartier, qui en était éloigné d'un bon mille, et d'où Mme Maani envoya à la Sultane, par ce même Gentilhomme, un bassin plein de fruits et d'autres gentillesses pour manger..." (p. 332-334)

Au village de Puli-Shah, Della Valle et sa femme passent la nuit dans une maison de paysans kurdes, car "nous ne voulûmes pas passer cette nuit-là sous nos tentes, vu qu'il neigeait extraordinairement et que nous pouvions espérer mieux en ce lieu-là". Ils sont reçus chez les paysans avec la même courtoisie que par Khanum-Sultane, ce qui est fort apprécié par le gentilhomme romain, qui trouve le peuple kurde très poli et civilisé:

"En effet, nous logeâmes dans une maison de ces kurdes, où il y avait des hommes et des femmes, et où nous fûmes fort bien servis, avec grand feu et les autres choses nécessaires. Je puis dire, par la connaissance que j'ai du Kurdistan, que le peuple en est bon, officieux et civil" (p. 335).

Même le froid extrême de l'hiver kurde est bénéfique à Della Valle. A Shahr-Neu, où il passe la nuit sous la tente, le froid est si intense "qu'il nous fut impossible d'y dormir la nuit", et, "en vérité, si de semblables choses arrivaient en Italie, je crois certainement que l'on en mourrait dès la première fois":

"Cependant, soit que l'air soit meilleur en ces quartiers, ou que peu à peu l'on s'y accoutume, on y éprouve l'inégalité et la diversité des saisons en parfaite santé. Pour moi, quoique pendant cet hiver j'aie passé tant de nuits au milieu des campagnes, sans avoir qu'un peu de toile pour me défendre de la pluie, de la neige et du vent qui perçait si vivement par sa vio-

lence..., par une providence de Dieu, non seulement je n'en ai jamais été incommodé, mais même je puis dire que j'ai été beaucoup moins sujet aux catarres, dont j'étais presque accablé à Rome lorsque j'avais les choses à souhait, que je couchais mollement dans mon lit..."

Della Valle n'a pas la prétention d'être un savant. Et pourtant, de tous les anciens voyageurs occidentaux, il est le seul à pouvoir nous laisser une vue d'ensemble du Kurdistan de l'époque, de son peuple, sa langue, sa religion, ses traditions, le rôle de la femme, le tout avec un minimum d'erreurs et une grande compréhension des difficultés qui résultaient, pour les principautés et les seigneuries kurdes, de la situation "géopolitique" du pays, à cheval entre grandes puissances ennemies:

" Le Kurdistan, écrit-il, ou le pays des Kurdes, Sépare justement la Turquie de la Perse. Il n'a de latitude au plus, de l'Est à l'Ouest, que dix ou douze journées; mais du Septentrion (Nord) au midi (Sud), il est fort étendu, commençant entre le pays de Babylonie (Irak arabe) et la province de Susiane ou Khozistan, vers le Golfe Persique, et tirant au Nord, au-dessus de Ninive, entre l'Arménie et la Médie, assez près de la mer Euxine (mer Noire). Ce pays est fort, et de difficile accès, parce qu'il est montagneux, et on peut l'appeler le bras du Mont Taurus, lequel, se détachant de lui et, par la largeur, traversant l'Asie en cet endroit, se termine, comme j'ai dit, au Golfe Persique. En sorte qu'il semble proprement que la nature ait pris plaisir à former ce pays, comme un rempart entre ces deux grands Empires des Turcs et des Persans, comme il l'était anciennement entre celui des Romains et celui des Parthes. De vous dire maintenant comment s'appelait autrefois le Kurdistan, je ne le puis pas; je ne crois pas même qu'il ait jamais eu, comme aujourd'hui, un nom général; mais

plutôt, selon les anciens auteurs, qu'il a été divisé en plusieurs peuples, sous différents noms, et que, de la partie la plus septentrionale, sont sortis les Carduques, qui firent tant de peine à Xénophon et à son armée, qu'ils le contraignirent à retourner d'où il était venu, comme il l'avoue lui-même dans les livres incomparables qu'il nous a laissés des guerres du jeune Cyrus.

L'idiome des Kurdes est particulier, et différent de celui des Arabes, des Turcs et des Persans leurs voisins. Leur langage néanmoins a beaucoup plus de rapport à un certain persan grossier qu'à aucun autre.

Plusieurs d'entre eux vivent sous les tentes, errant çà et là avec leurs troupeaux, mais la plus grande partie, comme la plus saine et la mieux élevée, demeure dans des villes. Ils obéissent à différents Seigneurs auxquels ils rendent hommage et dont ils relèvent comme vassaux, les uns du Turc, les autres du Persan, selon qu'il en sont plus ou moins éloignés. Mais les plus nobles sont affranchis de cette servitude et, de ces Gentilshommes, les uns sont plus puissants que les autres. Il y en a tel, comme j'en ai vu un à Constantinople, qui était le Seigneur de Bitlis, qui fera un corps de cavalerie de dix ou douze mille hommes, et il y en a tel, comme le Bey dont j'ai parlé ci-dessus (celui de Qizil-Rabat), qui à peine mettra deux ou trois mille hommes à pied. Les plus puissants ne rendent point les hommages, que les Seigneurs exigent en nos quartiers (en Europe) de leurs vassaux; ils professent (font semblant) seulement de vivre sous la protection de l'un des deux Rois : quelquefois même ils prennent le change, selon que la fortune leur en veut et qu'il en espèrent quelque avantage, comme font

quelques-uns de nos Princes d'Italie. Les plus faibles de ces Gentilshommes ne se contentent pas seulement d'être vassaux, mais encore ils se dépouillent du droit qu'ils ont d'hériter des Gouvernements qui vaquent par mort, trop heureux de les posséder et d'en jouir leur vie durant.

Leurs habits tiennent du Turc et du Persan, mais ils sont grossiers. Les femmes vont librement par la ville, le voile levé, et s'entre-tiennent familièrement et indifféremment avec toutes sortes d'hommes étrangers et autres.

Ils suivent aujourd'hui la religion de Mahomet, dans la croyance des Persans ou des Turcs, selon qu'ils sont de la dépendance de l'un ou de l'autre de ces deux Princes. Il est bien vrai néanmoins qu'ils passent chez les autres Mahométans pour hérétiques en choses de leur foi, et qu'outre les fausses traditions de leur Mahomet, qu'ils croient tous ensemble, ils vivent dans certaines superstitions qui leur sont particulières, qui tiennent beaucoup de la Gentilité (paganisme), et dont je ne puis vous entretenir, parce que je ne m'en suis pas encore fort bien informé. En quelques endroits de leur Province, comme en Djazira, ville de Mésopotamie située dans un ile du Tigre, et dont un Prince kurde est gouverneur, et dans les montagnes que les Chaldéens appellent Tor, c'est-à-dire Mont ou Province montagneuse, dans laquelle aujourd'hui l'on parle la langue chaldaïque, les Kurdes même y commandent absolument. Enfin, il est certain que quantité de chrétiens chaldéens, de secte nestorienne ordinairement, ou Jacobites, vivent sous leur empire, et que ces souverains même s'en servent quelquefois en

qualité de soldats pour aller à l'armée" (vol. II, p. 322-325).

4) Jean-Baptiste TAVERNIER (1605-1689):

Faisant le commerce des cartes géographiques, mais aussi des étoffes et des pierres précieuses, le Français J.-B. Tavernier entreprit, pendant de longues années, vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, de nombreux voyages en Turquie, en Perse et aux Indes. Il revint en France en 1668, très riche, et fut anobli par Louis XIV. En 1689, à l'âge de 84 ans, il veut faire un dernier voyage en Russie et en Sibérie, mais il décède à Moscou. Ses relations furent éditées plusieurs fois, avec de belles gravures. Je me base sur l'édition de La Haye, en français, de 1718: "Les six voyages de J.-B. Tavernier, écuyer baron d'Aubonne".

Tavernier traversa le Kurdistan en plusieurs endroits, suivant trois routes principales, qu'il fit apparemment plusieurs fois:

a) Il part de Mossoul, traverse le Zab, la région d'Erbil, Shahrezour, Qasr-ê Shirin, passant ensuite par la route commerciale principale à travers le Kurdistan iranien, à peu près comme Della Valle, jusqu'à Hamadan, via Mahidasht et Kanguvar. De Hamadan, il poursuit son chemin pour Isbahan, alors capitale de la Perse, puis le Golfe Persique et les Indes;

Les deux autres routes, plus septentrionales, il les fit pour des voyages de retour, d'Est en Ouest, mais il les décrit en sens inverse, à l'intention de voyageurs occidentaux qui voudraient poursuivre le chemin d'Orient. Il décrit ces routes avec minutie, en mentionnant les distances, mesurées en journées, entre les diverses étapes. On comprendra que certains noms de localités,

transcrits en caractères latins, sont parfois difficiles à identifier. D'ailleurs, depuis trois siècles, certains villages ont pu changer de nom, ou n'existent plus. S'il doit m'arriver de corriger des noms manifestement trop déformés, je donnerai entre parenthèses la transcription que l'auteur en a faite:

b) La route allant de Biregik (Bir), sur la grande boucle de l'Euphrate à Marand et Tabriz, en Azerbaïdjan, en passant par : Siverek, Boghazi, Diyarbékir, Tchai Batman, Chikaran, Hazo (Azo), Zarqi (Zerque), Bitlis, Tatvan (Taduan), Khilat ou Akhlat (Kellat), Spanktiere, Ardjêsh, Berkeri, Zuarzazin, Devan, Van, Darchek, Nuchar, Kuticlar (?), Kalvat (?), Darkavin, Kours (Est-ce Qotour ?), Devogli, puis Marand et Tabriz;

c) La route allant d'Ourfa à Tabriz, en passant par le Hakkari et le Kurdistan central, soit: Diyarbékir, Djazira (Geziré), Amadiya, Julamark (Giousmark), Albak, Salmas (Salmastre), et de là à Tabriz.

Tavernier juge les Kurdes sévèrement. Si on peut le résumer en quelques mots, les Kurdes seraient des brigands, brutaux, intraitables et d'un esprit indépendant, mais travailleurs, économes, âpres au gain et riches, vivant dans un pays aux ressources diversifiées. Son opinion sur les Arabes, bien que différente, n'est guère meilleure. Nous allons le suivre successivement sur les trois routes qu'il a empruntées.

a) Premier itinéraire:

De la ville de Mossoul, peuplée d'Arabes et de chrétiens, il dit qu'elle "paraît belle au dehors, avec de hautes murailles de pierre de taille; mais au dedans elle est presque toute ruinée,



et n'a que de petits bazars borgnes... et deux méchants caravansérails" (ou "khan", c.à.d. auberges pour voyageurs). Il y a dans la ville "quatre sortes de chrétiens, des Grecs (orthodoxes), des Arméniens, des Nestoriens et des Maronites". Il ajoute:

"En un mot il n'y a rien de curieux à voir à Mossoul, et le lieu n'est considérable que par le grand abord des négociants, surtout des Arabes, et des Kurdes qui habitent l'ancienne Assyrie au'on appelle aujourd'hui Kurdistan (Curdistan), où il se fait une grande récolte et un grand commerce de noix de galle" (15).

La noix de galle (le "mazou" en kurde) était à l'époque exportée en grandes quantités du Kurdistan pour l'Europe, où on l'utilisait dans l'industrie de teinturerie.

Pendant que l'auteur était à Mossoul, un vol (de fourrures de martre et de zibeline) fut commis dans un caravansérail, et les voleurs ne furent pas retrouvés. Tavernier pense que le pacha de Mossoul "eut sa part du vol, soit qu'il fût du complot, soit qu'il fermât les yeux".

A Ninive, Tavernier choisit "un des principaux marchands kurdes" pour être son "caravane-bashi" (chef de caravane), "bien que ces peuples soient naturellement larrons et qu'il faille toujours avec eux être sur ses gardes..". Mais "il fallut user de politique, parce que nous allions traverser leur pays".

En pays kurde (on est dans le Kurdistan irakien d'aujourd'hui), la caravane traverse, sur des

---

(15) Tome I (de l'édition de La Haye), p. 192 ss.

radeaux (kelek), une première "grande rivière qui sort des montagnes du côté nord" et que Tavernier appelle le Bohrus, puis le Grand-Zab (la grande Zarbe, écrit-il), puis la plaine d'Erbil, et une montagne "couverte des plus beaux chênes que l'on puisse voir", où l'on voit "les ruines d'un château qui a toutes les marques d'avoir été un bel édifice". On traverse une autre rivière, des montagnes, on passe par un autre château en ruines dans un site admirable.

A la ville de Shahrezour (Cherazoul), "il y a un beau pont de pierre de dix-neuf arcades", mais dont le shah Abbas le Grand a détruit trois après la prise de Bagdad. Tavernier nous laisse de la ville cette description:

"Cette ville de Shahrezour est construite d'une autre manière que les autres villes, étant toute bâtie dans le roc escarpé, l'espace d'un quart de lieue. On monte aux maisons par des escaliers de 15 ou 20 marches, tantôt plus et tantôt moins, selon l'assiette du roc. Ces maisons n'ont pour toute porte qu'une manière de meule de moulin, qu'on n'a qu'à rouler pour l'ouvrir de jour et la fermer la nuit, les jambages de la porte étant taillés au dedans pour recevoir la pierre qu'on roule, qui est alors au niveau du roc. Au-dessus des maisons, qui sont comme des niches dans la montagne, on a creusé des caves où les habitants retirent leur bétail; ce qui fait juger que ce lieu-là a été une sorte de retraite pour défendre la frontière contre les courses des Arabes et des bédouins de la Mésopotamie" (T.I, p.198).

Il traverse ensuite des montagnes "pleines de beaux chênes qui portent la noix de galle". Dans un endroit où il y a des marais, il entend des

coups de feu et pense que les paysans font "la chasse des porcs sauvages dont ces marais sont remplis, et des cerfs et des biches qui courent par groupes dans ces montagnes. Je me souviens que ces paysans ne voulaient rien nous vendre que pour de la poudre et du plomb".

b) Sur la route de Siverek-Diyarbékir-Bitlis-Van-Marand-Tabriz:

"Siverek : C'est une ville qu'arrose une petite rivière qui se jette aussi dans l'Euphrate. Elle est environnée d'une grande plaine au nord, au couchant et au midi; mais du côté du levant, dès qu'on est à une lieue de la ville, la campagne n'est qu'une roche fort dure qui continue plus de quatre lieues. Le chemin où passent les chevaux, les mulets et les chameaux est entaillé dans la roche, comme un canal profond... On prend en ce lieu-là un demi-piastre pour charge de cheval (droit de douane)" (T.I, p. 300 et suiv.).

"Diyarbékir est une grande ville sur une éminence à la droite du Tigre qui forme en cet endroit une demi-lune, et des murs de la ville jusqu'à la rivière c'est un précipice. Elle est ceinte d'une double muraille, et à celle de dehors on voit soixante-douze tours... La ville n'a que trois portes, à l'une desquelles, qui regarde le couchant, on voit encore une inscription grecque et latine qui fait mention d'un Constantin. On y voit deux ou trois belles places, et une magnifique mosquée, qui a été autrefois une église de chrétiens. Elle est entourée de fort beaux charniers (cimetières), autour desquels demeurent les moullahs, les derviches, les marchands de livres et de papier, et autres gens

de la sorte qui servent à ce qui concerne la loi. A une lieue de la ville du côté nord on a coupé une petite partie du Tigre qu'on fait venir par un canal dans la ville. C'est de cette eau-là qu'on lave tous les maroquins (cuirs) rouges qu'on fait à Diyarbékir, car elle a une qualité toute particulière pour les rendre beaux; et ces maroquins, tant par la couleur que pour le grain, surpassent de beaucoup tous les autres du Levant. Il s'y en fait une grande quantité, et ce travail-là occupe un quart des habitants de la ville. Son terroir est excellent et de grand rapport. On a à Diyarbékir de très bon pain et de très bon vin, et on ne saurait manger ailleurs de meilleures viandes. Mais surtout on y mange des pigeonneaux qui en bonté et en grosseur surpassent tous ceux que nous avons en Europe. La ville est fort peuplée, et on fait compte qu'il y a des chrétiens seuls jusqu'à plus de vingt mille".(p. 301 - 302).

" Bitlis: De Carakan on vient à Bitlis, ville d'un Bey ou Prince du pays, le plus puissant et le plus considérable de tous, parce qu'il ne reconnaît ni le Grand Seigneur ni le Roi de Perse, au lieu que les autres Beys relèvent tous de l'un ou de l'autre. Ces deux puissances ont intérêt de se bien entretenir avec lui, parce que de quelque côté qu'il vient à se ranger, il lui serait aisé d'empêcher le passage à ceux qui veulent prendre cette route d'Alep à Tabriz, ou de Tabriz à Alep. Car il ne peut y avoir au monde de détroits de montagnes plus faciles à garder, et dix hommes les défendraient contre mille. En approchant de Bitlis quand on vient d'Alep, on marche un jour entier entre de hautes montagnes escarpées, qui continuent

encore deux lieues au-delà, et l'on a toujours de côté et d'autre les torrents et la montagne, le chemin étant taillé dans le roc en beaucoup d'endroits, de sorte qu'il faut souvent que le chameau ou la mule passe bien juste pour ne pas tomber dans l'eau.

La ville est entre deux hautes montagnes qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon, et le château est sur une butte également distante des deux montagnes, et environ de la hauteur de la butte de Montmartre. Elle est en pain de sucre et si escarpée de tous côtés qu'on ne peut monter qu'en tournoyant. Le haut est comme une grande plateforme où est bâti le château, et avant d'y arriver on trouve trois ponts-levis. On passe ensuite par deux grandes cours, puis par une troisième qui est plus petite, et qui fait face aux salles de l'appartement du Bey. Le chemin est fâcheux pour monter au château, et il faut avoir de bons chevaux. Il n'y a que le Bey et son écuyer qui y montent à cheval, d'autres n'ayant pas ce privilège. La ville s'étend de côté et d'autre du pied de la butte jusqu'aux deux montagnes, et il y a deux caravansérails, l'un dans la ville, et l'autre comme hors de la ville, où les marchands se retirent plutôt qu'en l'autre, parce que celui de la ville est sujet à être rempli d'eau en un instant quand cinq ou six ruisseaux qui sortent des montagnes voisines, et qui passent dans les rues, viennent à grossir. Le Bey ou Prince qui commande en ce lieu-là, outre qu'il se tient fort de ces passages qu'on ne peut forcer, peut mettre sur pied vingt ou vingt-cinq mille chevaux, et quantité de très bonne infanterie, composée des bergers du pays qui sont toujours prêts au premier commandement" (p. 303 - 304).

Quand Tavernier passa par Bitlis et qu'il était au caravansérail, on avertit le Prince qu'il y avait un "Frangi" (Européen) dans la ville, et le Bey lui envoya aussitôt des officiers pour lui faire part de son désir de s'entretenir avec lui. En écrivant cet épisode, Tavernier donne l'impression d'être ennuyé de la visite qu'il devait rendre au Bey, car "aller voir un Bey ou gouverneur de province est en Turquie et en Perse une même chose": il faut se présenter avec un cadeau. Tavernier décrit assez longuement le cadeau qu'il fit au prince de Bitlis, au château - comme s'il regrettait de s'en séparer: deux pièces de satin, l'un rayé d'or et l'autre d'argent, deux toques blanches, et d'autres plus fines avec des fils d'argent, deux mouchoirs blancs rayés de rouge et mêlés d'argent. Le Bey le "reçut bon gré de ce présent" et fit servir le café. Après le retour du Français à son auberge, il reçut, de la part du Prince : "deux moutons, de bon pain et de bon vin, et deux grands bassins de raisins frais, ce qui d'un autre voyage par Bitlis, poursuit Tavernier."

"quelques-uns des principaux officiers du Prince vinrent me prier, quand je fus de retour à la ville, de leur vendre de ces mêmes pièces de satin dont j'avais fait présent à leur Prince. Mais quand je commençai à leur montrer quelque chose, ils jetèrent leurs regards sur quatre pièces de toile pour des turbans que j'avais fait teindre exprès en couleur de feu, ce qui leur plut si fort que, bien que j'eusse l'intention de les garder, je ne pus me dispenser de les leur vendre. Mais il me les payèrent si bien que cela me dédommagea du présent que j'avais fait"  
(p. 304-305).

Ces Kurdes "naturellement larrons" et "brutaux" non seulement recevaient le commerçant français avec courtoisie, mais ils payaient ses marchandises à un prix plus élevé qu'il ne pouvait espérer, quand il leur eût été si facile de les prendre ou de les confisquer.

Quand Tavernier était en audience chez le Bey, "il arriva un courrier de la part du pacha d'Alep, qui le pria de lui rendre un chirurgien français qui était son esclave et qui avait été fait captif aux guerres de Candie, se plaignant que le chirurgien eût emporté la valeur de trois mille écus". Mais le Bey, "qui savait ce que c'est que la sainteté des asiles, et qui voulait garder le Français qui s'était réfugié chez lui, rabroua le courrier d'une étrange sorte, jusqu'à le menacer de le faire mourir s'il ne se retirait promptement de devant lui". En renvoyant ainsi l'émissaire du pacha, le Bey le chargea de dire à son maître "qu'il se plaindrait de sa témérité au Grand Seigneur" et que si celui-ci "ne le faisait pas étrangler" (Comme il arrivait souvent à des pachas tombés en disgrâce), "il saurait bien se venger de lui d'une autre façon". Tavernier ajoute :

"Au reste, c'est un plaisir que de voyager dans tout ce pays des Kurdes : car si d'un côté les chemins sont rudes et difficiles, on voit d'ailleurs presque partout de grands arbres, comme chênes, noyers et autres belles espèces, et il n'y en a pas un qu'un gros sep de vigne n'embrasse jusqu'au haut. Au-dessus des montagnes, où la terre se trouve unie et en plaine, il y croit le meilleur blé et le meilleur orge de tout le pays" (p. 305).

Il remarque qu'à Bitlis, "on paie cinq piastres par charge de cheval", comme droit de douane, tandis qu'à Tatvan "on en paie deux". A Van, "on paie deux tomans et quatre abbasis par charge de cheval" (le toman et l'abbassi étant des monnaies persanes) : "Quoique Van soit sur les terres du Grand Seigneur, on y aime mieux la monnaie de Perse". C'est "une grande ville sur le bord d'un grand lac de même nom. Elle a une bonne forteresse sur une montagne détachée de toutes les autres, et il n'y en a pas une qui puisse lui commander". Une partie de la population de la ville de Van était arménienne.

Le village de Nuchar "est sur les terres qui appartiennent à un Bey kurde, c.à.d. du pays qu'on nomme présentement Kurdistan":

"Ces Beys, car il y en a plusieurs..., sont comme des Princes ou Seigneurs particuliers, qui sont sur les frontières des Etats du Grand Seigneur et du Roi de Perse, et qui ne se soucient ni de l'un ni de l'autre. Ce sont comme autant de petits souverains, qui se tiennent forts des détroits et passages avantageux qu'ils occupent, et qui ne craignent pas qu'on vienne les attaquer. En général, tous ces Kurdes sont des peuples brutaux, et quoique ils se disent Mahométans, ils ont parmi eux peu de mollahs ou gens de loi pour les instruire. Ils ont une particulière vénération pour le lévrier noir... Leur superstition est grande et ridicule" (p. 308).

Un neveu de Tavernier, commerçant lui aussi, n'avait pas voulu s'acquitter de la totalité des droits de douane dus au Bey de Nuchar, ce qui lui attira des ennuis:



"Le Bey à qui appartient Nuchar tient dans ce village des douaniers, qui prennent seize abbasis par charge de cheval, sans le présent qu'il faut faire, et qui va à sept ou huit tomans, et quelquefois au-delà, selon que la caravane est grosse. Le caravane-bashi est obligé de porter ce présent au Bey au lieu où il se trouve dans ces montagnes, et s'il y manquait, le Bey viendrait l'attendre à quelque mauvais passage et voler la caravane, ce qu'il a fait bien souvent. Cela arriva à la caravane où était mon neveu en l'an 1676, et le bonheur voulut qu'il ne perdit qu'un chameau chargé de drap d'Angleterre..."

Il est évident qu'en l'espèce, les marchands n'ont pas voulu payer la totalité des taxes dues, le présent au Bey devant être considéré comme une partie en quelque sorte des taxes à payer, selon une loi coutumière observée dans certains coins du Kurdistan, mais aussi dans d'autres pays. Les douaniers du Bey réprimaient une fraude fiscale, un acte de contrebande, tandis que les marchands s'estimaient lésés et volés, et cela était souvent la source de conflits entre Beys kurdes et les gouverneurs turcs ou persans des provinces voisines. Il faut rappeler qu'à l'époque, les marchands étrangers ne payaient pas les droits de douane une fois pour toutes à la frontière d'un pays, mais qu'ils devaient s'acquitter de montants modiques à l'entrée de chaque ville, aussi bien au Kurdistan que dans les autres pays. D'ailleurs, malgré ces ennuis, la route passant par Bitlis, Van et Nuchar était fréquentée par les marchands, et les droits de douane que ceux-ci devaient payer à l'administration des Beys kurdes étaient inférieurs à ceux pratiqués dans d'autres pays.

C'est ce que nous dit Tavernier: "Les marchands prennent volontiers ce chemin, qui est court pour se rendre d'Alep à Tabriz, et où ils trouvent mieux leur compte pour les douanes" (p. 309).

De Soliman-sérail on vient à Kours (Qotour?), ville-frontière entre les empires ottomans et persan, et relevant d'un Bey kurde:

"C'est une ville où il a y un Bey tributaire du Roi de Perse. Il demeure dans un ancien château qui en est à une demi-lieue, et où il faut aller payer neuf abbasis pour charge de cheval, à quoi il faut ajouter quelque présent. Mais ce présent ne consiste qu'en pains de sucre, en boîtes de dragées et en quelques boîtes de marmelade ou d'autres confitures, ce Bey-là se piquant d'honneur et ne voulant point d'argent en présent. On trouve à Kours de bon vin doux et piquant" (p. 310).

c) Sur la route Djazira-Amadiya-Julamark-Salmas-Tabriz:

"Djazira est une petite ville de la Mésopotamie bâtie dans une île de la rivière Tigre, que l'on passe à cet endroit sur un beau pont de bateaux. C'est le lieu où s'assemblent les marchands qui vont prendre la noix de galle et le tabac au pays des Kurdes, et ceux qui viennent du même pays pour Alep. La ville est sous l'obéissance d'un Bey, et lorsque j'y passai il y avait deux jeunes Seigneurs fils du dernier mort, dont le plus âgé ne pouvait avoir vingt ans" (p. 311).

Tavernier trouve les Kurdes travailleurs, bons cultivateurs, assez riches, mais économes et stricts quand il faut peser une marchandise:

"Quand on a passé le Tigre, tout le pays qui s'étend depuis ce lieu-là jusqu'à Tabriz est presque également partagé entre des montagnes et des plaines. Les montagnes sont couvertes de chênes qui portent la noix de galle, et il y en a qui avec la noix de galle portent du gland. Les plaines sont cultivées de tabac, qui se transporte en Turquie, où il s'en fait grand négoce. A ne voir que la noix de galle et du tabac en ce pays-là, on croirait qu'il ne serait pas fort riche. Mais on se tromperait aussi en le croyant, puisqu'il n'y a guère de pays au monde où l'on porte plus d'or et d'argent qu'en celui-là, et la moindre chose du titre ou du poids. Et ce que je dis ne doit pas être incroyable, la noix de galle étant si nécessaire pour la teinture, et celle des autres pays n'étant pas à beaucoup près si bonne ni si pesante que celle des Kurdes, dont une livre fait plus d'effet que trois d'autres. Dans tout ce pays-là on ne voit point de villages, et toutes les maisons à la campagne sont séparées les unes des autres au moins de la portée d'un mousquet. Il n'y en a point qui n'ait sa vigne à part, et les habitants en font sécher les raisins, parce qu'ils ne boivent point de vin" (p. 311-312).

La région d'Amadiya, où gouverne un Bey kurde, est riche et bien peuplée :

"Amadiya est une bonne ville, où tous les paysans de la plus grande partie de l'Assyrie apportent leur tabac et leur noix de galle. Elle est bâtie sur une haute montagne dont on ne peut gagner le sommet en moins d'une heure. Au milieu du chemin ou un peu

plus il sort de la roche trois ou quatre grosses sources, et comme il n'y a point d'eau dans la ville, il faut que les habitants viennent jusque là le matin et le soir avec leurs bêtes pour en emplir de grandes outres. La ville est d'une médiocre grandeur, et il y a au milieu une belle place où se tiennent toutes sortes de marchands. Elle obéit à un Bey qui peut mettre sur pied huit ou dix mille cavaliers, et beaucoup plus d'infanterie qu'aucun autre Bey, les terres qui lui appartiennent étant les plus peuplées de tout le pays des Kurdes" (p. 312).

"Salmas (Salmastre) est une jolie ville sur les frontières des Assyriens et des Mèdes (sic), et la première de ce côté-là des Etats du Roi de Perse. La caravane n'y entre pas, parce qu'elle se détournerait de plus d'une lieue, mais dès qu'elle a campé, le caravane-bashi avec deux ou trois marchands des principaux de la troupe va saluer le Khan qui y commande, et selon la coutume lui faire un présent..." (p. 312).

Cette route d'Alep à Tabriz, par Djazira, Amadiya, Albak et Salmas, est peu fréquentée par les marchands étrangers, dit Tavernier, à cause des ennuis qu'ils peuvent avoir avec les Beys:

"Il y a en tout par cette route d'Alep à Tabriz trente-deux journées de cheval. Mais bien que ce soit là la plus courte de toutes les routes, et qu'il n'y a d'ailleurs que peu de douanes à payer, les marchands osent rarement se hasarder à la prendre, parce qu'ils ont peur d'être maltraités par les Beys, qui occupent ce pays. Car quand ils sont volés, ce qui est souvent arrivés, ils ne savent auquel des Beys il faut recourir pour avoir raison de cette in-

justicie, et même ces derniers l'autorisent plutôt que de la punir" (p. 313).

Tavernier n'est pas plus tendre pour les Arabes. Parlant de la route Alep-Taiba - Ana-Bagdad, par le désert syrien et le long du Bas-Euphrate, il dit entre autres:

"De Taiba à Alep il n'y a pas plus de trois jours, mais ces trois dernières journées sont les plus dangereuses de tout la route, à cause des voleurs; parce que tout ce pays n'est habitée que par des bédouins ou pastres arabes qui ne cherchent qu'à piller, et dont j'ai parlé dans la route de Ninive...." (p. 317).

5) Jean de THEVENOT (1633 - 1667):

Le Français Jean de Thévenot fait un premier voyage en Orient en 1655, visitant successivement la Turquie, l'Egypte, la Syrie et l'Afrique du Nord, voyage qu'il relate dans un ouvrage de cinq volumes (16).

En 1663, il commence un second voyage, embarquant à Marseille pour Alexandrie, d'où il gagne Damas, puis Alep. Longeant les confins méridionaux du Kurdistan occidental, il quitte Alep pour Ourfa, puis Mardin, Nisibin et Mossoul, d'où il descend à Bagdad par le Tigre, sur un radeau (kelek). De Bagdad il fait à peu près le même voyage par le Kurdistan iranien que Della Valle un demi-siècle plus tôt, en passant notamment par Mandali, Seraw, Gawir, Mahidasht, Puli-Shah, Kirmanshah, Bisitun, Sahan-ê, Kanguvar, Hamadan, puis Ispahan, d'où il part pour les Indes par le Golfs Persique.

Ce second périple a été publié à Paris en 1674, sous le titre de "Suite du voyage de Levant". Il se présente comme un simple carnet de route, d'une lecture sèche et peu intéressante. Les

---

(16) "Voyages de Monsieur de Thévenot", Paris 1689

remarques sur les populations rencontrées sont rares et superficielles. L'auteur voyageait dans une caravane de marchands, au printemps entre Ourfa et Mossoul. Il rencontre dans les campagnes de cette région des vestiges d'anciennes villes, des villages abandonnés, avec des églises en ruines, ainsi que des campements de tribus kurdes, parfois arabes, avec leurs troupeaux. Cela tend à corroborer les conclusions auxquelles je suis parvenu quant aux changements ethniques intervenus dans cette région sous l'islam. La région Ourfa-Mardin-Nisibin-Mossoul, comme d'ailleurs la vallée du Moyen-Tigre entre Mossoul et Bagdad, avait avant la conquête islamique une population majoritaire sédentaire chrétienne, parlant à l'origine le syriaque, population qui fut, sous l'islam, petit à petit assimilée, par les tribus kurdes au nord (entre Ourfa-Mardin et Nisibin), et par les tribus arabes au sud (le long du Tigre entre Mossoul et Bagdad). Pour les Kurdes, ce changement s'est fait lentement à partir du Xe siècle, après la constitution de l'Etat merwanide kurde de Diyarbékir et de Silvan (Mayafarîqin), et s'est poursuivi sous les Saldjoukides, les Ayyubides et les Mongols, l'élément kurde ayant franchi le Haut-Tigre pour les steppes de Djazira.

En descendant le Tigre depuis Mossoul, sur un radeau (kelek) chargé de commerçants et de marchandises, Thévenot parle de la rive gauche comme étant "le côté du Kurdistan", et de la rive droite (ouest) comme étant "le côté de Mésopotamie" (Irak) ("Suite...", Seconde partie, p. 1067. Il a vu des Arabes, hommes et femmes, nager complètement nus dans le fleuve. La nuit, une partie des marchands couchaient sur la terre ferme, une autre partie restant sur le kelek, "pour faire

garde, car souvent les Arabes lorsqu'ils voient des keleks, viennent entre deux eaux prendre ce qu'ils peuvent, et après se sauvent de même. Ils ont encore cette finesse de mettre sur leurs têtes lorsqu'ils nagent quelque branche d'arbre, afin qu'on croye pas que ce soit un homme"(p.107).

Thévenot remarque l'amour des Kurdes pour les armes; il trouve "que ces Kurdes mènent une vie à peu près semblable à celle des Arabes, néanmoins ils sont plus guerriers et se servent fort bien des arquebuses, et partout où nous passions il y en avait toujours quelques-uns qui marchand- aient nos armes, croyant qu'elles étaient à vendre" (p. 135). Il trouve les montagnes kurdes couvertes de bois de chênes, par endroits "de térébinthes et de châtaigniers sauvages" (p.127).

Il meurt à Mianeh, Azerbaidjan, en 1667, lors de son voyage de retour.

#### 6) Jean CHARDIN (1643-1713):

Jean Chardin était aussi un commerçant français, un gros négociant en pierres précieuses. Il avait des intérêts avec le shah de Perse, qui en 1666 lui signa une patente pour le commerce de pierrerie. Il fit de Paris deux longs voyages en Perse et aux Indes Orientales, le premier de 1664 à 1670, le second de 1671 à 1677, passant la plupart du temps en Perse, notamment dans la capitale Ispahan, fréquentant la cour du shah, les vizirs, les gouverneurs, les ulémas et les riches persans, dont il a appris la langue. Il portait le titre honorifique de chevalier. Ses relations de voyage furent publiées, en français, à Amsterdam, en 1711, dans un ouvrage de 10 tomes (en 5 volumes), sous le titre de "Voyages de Monsieur le chevalier Chardin en Perse et autres lieux d'Orient".

Connaissant intimement la Perse et les Persans, son ouvrage est une mine de renseignements sur se pays, la vie de cour, les institutions de l'Etat, l'armée, la fiscalité, la justice, la religion, les arts, les villes, leurs monuments, les coutumes persanes, le tout illustré de magnifiques gravures.

En revanche, il ne parle guère des Kurdes, et ce qu'il en dit, à deux ou trois endroits, est trop succinct et stéréotypé, et de surcroît confus, pour qu'il soit de quelque intérêt. Ses connaissances historiques et géographiques laissent à désirer et l'usage qu'il fait de termes bibliques ou désuets ajoute à la confusion. Il croit identifier Tabriz à l'antique Ecbatan et, dans sa plume, l'Irak arabe s'appelle la Babylonie, tandis que le pays kurde est tantôt le Kurdistan, tantôt la Chaldée, sa capitale, qu'il visita sans la décrire, étant Kirmanshah, où réside un Khan ou vali, vice-roi de la Perse. Chaque gouverneur de province "est obligé d'envoyer des convois au Roi de temps en temps, et des sommes d'argent selon le pouvoir de la province: la province du Curdistan, par exemple, qui est une partie de la Chaldée, produit le meilleur beurre, et le gouverneur en envoie tant de charges chaque fois; celle de Géorgie produit du vin excellent, de fruits exquis, les plus belles personnes de l'un et l'autre sexe: elle est obligée d'envoyer le plus qu'elle peut de chaque chose..." (t.VI, p. 133).

Chardin fit ses voyages en Perse par le sud de la Russie et le Caucase. Il nous laisse des renseignements intéressants sur la Géorgie, avec Tiflis, et l'Arménie, avec Erivan, pays constituant à l'époque deux province de la Perse. En



dépit de son intimité avec les Persans, il les juge sévèrement, les présentant comme des paresseux, peu faits pour la guerre, peu sincères, aimant les apparences, s'adonnant à la boisson et à la drogue, se prélassant dans la luxure, et j'en passe. Peut-être n'y aurait-là que des reflets d'une certaine classe, la classe possédante et dirigeante qu'il a fréquentée.

7) Carsten NIEBUHR (seconde moitié du XVIII siècle):

L'Allemand Carsten Niebuhr était un ressortissant danois, la province de Holstein dont il était originaire faisant alors partie du royaume du Danemark. Il fut envoyé en mission - non pas diplomatique, mais scientifique - par les autorités danoises, pour décrire la situation, les conditions de vie et les peuples d'Arabie, des Indes, de la Perse. Son oeuvre ne s'en présente pas moins comme un récit de voyage, avec toutefois un souci évident d'informer, de décrire les régions, les villes, les campagnes, les populations, leurs croyances, leurs coutumes, leurs systèmes de gouvernement, ainsi que les monuments publics ou historiques: vestiges du passé, palais, châteaux, places publiques, mosquées, églises, écoles, ponts, auberges. Il voyagea simplement dans des caravanes de marchands, se mêlant à la foule, et se faisant parfois passer pour un marchand. Publié d'abord en allemand (17), son ouvrage fut traduit en français sous le titre "Voyage en Arabie et dans d'autres pays circonvoisins" (en deux tomes, Amsterdam 1780. Il est illustré de belles gravures, de cartes géographiques montrant sa route, de reproductions d'inscriptions, et de plans de villes qui ont l'avantage d'être

(17) "Reisebeschreibungen nach Arabien und anderen umliegenden Ländern".

dressés à la même échelle, ce qui permet de les comparer. Ainsi, à en juger par ces plans, on découvrira que vers le milieu du XVIIIe siècle, Mossoul était d'environ un tiers plus grande que Diyarbékir, quant à la superficie urbaine habitée, mais qu'en revanche, Diyarbékir était de peu plus étendue que Damas, et deux à trois fois plus importante qu'Ourfa.

Venant des Indes par le Golfe Persique, Niebuhr visita Masqat, sur la côte d'Arabie, le sud de la Perse, avec Shiraz et Persepolis, puis il débarqua à Bassorah, d'où il gagna Bagdad en 1764. De Bagdad, il part pour Mossoul, par Kirkouk, Altun-Keupri et Erbil, puis pour Diyarbékir, par le désert (au nord de Sinjar), Nisibin et Mardin. De Diyarbékir, il gagne Alep, en faisant un détour à Ourfa. Niebuhr n'a donc pas pénétré à l'intérieur des montagnes kurdes, et il le dit; il n'a vu de ce pays que les confins méridionaux, du seul côté ottoman, là où la montagne cède la place à la steppe (sauf par endroits, comme à Mardin) et où la population était encore passablement mélangée, se juxtaposant par groupes ethniques, l'élément kurde y prédominant toutefois dans les campagnes, parfois à l'état semi-nomade. Les villes qu'il a visitées dans cette région avaient des populations mixtes, musulmanes et chrétiennes, les chrétiens étant minoritaires; d'ailleurs, il ne nous entretient que de ces derniers, laissant les musulmans le plus souvent dans l'anonymat, quant à leur origine. D'autre part, du Kurdistan iranien, qu'il n'a pas visité, il ne dit mot et l'ignore complètement. Ses informations sur les Kurdes sont donc très incomplètes et, de plus, le plus souvent de seconde main, puisées auprès d'ecclésiastiques européens rencontrés dans un couvent à Mossoul. Et encore, à

le lire, l'on croirait que les Kurdistan de l'époque se limitait essentiellement à la partie du pays qui est comprise aujourd'hui dans l'Etat irakien (et qui ne représente qu'environ 17 % de l'ensemble du Kurdistan), car ses informations sur le Kurdistan septentrional sont rares et très vagues : il a seulement entendu parler de principautés ou de seigneuries kurdes au Nord, vers Bitlis, Van et Bayezid (au pied de l'Ararat). Avec Niebuhr, comme avec Chardin et Thévenot, on est loin de cette vue d'ensemble que nous laisse Della Valle du pays. Mais comme ce dernier, Niebuhr comprend très bien les difficultés politiques des principautés face à l'Empire. Mieux, il nous illustre de quelques exemples la politique despotique et de pillage pratiquée par les pachas ottomans contre elles. Il faut rappeler qu'entre Della Valle et le voyageur germanique, il y a environ 150 ans. Dans l'intervalle, les seigneurs et princes kurdes perdirent beaucoup de leur puissance, de leur indépendance, de leurs territoires, et souvent même de leur orgueil, de leur dignité, de leur solidarité, et cela au profit des pachas turcs, dont ils devenaient à la fois les jouets et les victimes, pour le grand malheur de la population. Les pachas turcs, eux, affermirent leur autorité, mais pour ne se montrer que plus despotes et pour mieux piller les provinces soumises à leur administration. A cet égard, les remarques de Niebuhr sont des plus pertinentes.

Niebuhr présente ainsi les Kurdes et le Kurdistan :

"Le Kurdistan est un pays montagneux, et très fertile, surtout en noix de galle, desquelles il va tous les ans une quantité étonnante à Alep, et de là plus loin en Europe; en manne,

dont on se sert dans cette contrée, au lieu du sucre; en coton, riz, tabac, raisins et figes. On cultive aussi ici du "krab" ou garance, du "fua", du "käs", qui est une espèce de soie grossière qui doit croître sur les arbres, et du "alk" ou mastic, mais qui n'est pas aussi bon que celui de l'île de Chio. Comme les habitants de cette contrée montagneuse, quoique assujettis, ont toujours été gouvernés par leurs propres Princes, ils ont conservé leur propre langage, qui, à ce que l'on prétend, a trois dialectes différents, Celui du district de Kala-Tcholan (Kalla Dsjolan) tiendrait beaucoup de la langue persane; celui de Köy-Sandjak, beaucoup de la langue chaldéenne et de l'arabe, et dans la partie septentrionale du Kurdistan, beaucoup de la langue turque"(t. II, p. 268 de l'éd. française).

Cette dernière opinion, selon laquelle la langue kurde ressemblerait à la fois au persan, à l'arabe et au turc, selon les régions, est, a-t-on besoin de le dire, erronée. Elle a été communiquée à Niebuhr par les ecclésiastiques occidentaux de Mossoul, probablement par le père italien Garzoni, qu'il rencontra dans la ville. Niebuhr lui-même ne la rapporte qu'au conditionnel, en prenant la précaution de dire "à ce qu'on prétend". On sait que Garzoni a eu le mérite d'écrire, en italien, la toute première grammaire kurde, "Grammatica e Vocabolario della Lingua Curda", éditée à Rome, par l'Eglise catholique, en 1787. Malheureusement, cette grammaire est pleine d'erreurs, ainsi que le remarque un autre jésuite italien, le père G. Campanile, qui visita le Kurdistan et y séjourna dans le courant de la première moitié du XIXe siècle. Campanile

a écrit de son côté, en italien, un petit ouvrage intitulé pompeusement "Histoire du Kurdistan", qui n'est pas une histoire mais une description de quelques seigneuries et de certaines coutumes, description d'ailleurs tendancieuse où le zèle chrétien de l'auteur le conduit souvent à émettre des opinions désobligeantes sur les Kurdes. Ce qui ne l'empêche pas de corriger certaines erreurs de Garzoni. Campanile remarque: "C'est une des grandes erreurs du Père Maurizio Garzoni que d'affirmer, comme il le fit dans la préface de sa grammaire kurde éditée en 1787, que les sujets du Kala-Tcholan, dits Baban, parlent le turc!...A l'époque où il écrivait, les sujets de Baba, et non Baban comme il les appelle, étaient unis à ceux du Kala-Tcholan. Les Kala-Tcholani avaient leur prince particulier, comme les Soran et les Baba avaient le leur, mais tous parlent le kurde, avec entre eux quelques variantes de vocabulaire, mais on observe le même phénomène en Italie. Je ne nie pas que chez les Šoran, les Baba et les Kala-Tcholan on parle parfois le turc, mais c'est ou bien parfois pour ne pas se faire comprendre de leurs paysans, ou bien avec les étrangers qui ne parlent pas le kurde... De même, avec les Persans, dont ils sont voisins, ils utilisent la langue persane. Mais entre eux, je les ai toujours entendu parler en kurde. Le Père Garzoni a toujours été dans le Badinan et n'a pas vu d'autres régions du Kurdistan; il a donc écrit mal informé" (Extrait d'une traduction française inédite, datant de 1953, due au Père dominicain Thomas Bois, le kurdisant français contemporain bien connu, auteur notamment de "Connaissance des Kurdes", Beyrouth 1965).

Mais revenons à Niebuhr:

"Kala (Qara)-Tcholan est la plus grande province de la partie du Kurdistan qui est sujette au sultan. Elle est gouvernée par une famille Soran (Suran) qui est une des lignes de la tribu Böbbe. Leur chef se nomme pacha. Mais celui-ci, de même que les autres pachas kurdes, n'a qu'une queue de cheval, qu'il reçoit du pacha de Bagdad, et ainsi il n'est pas même égal en rang avec ces Beys turcs (lire: Beys kurdes du Nord), qui reçoivent leur queue de cheval immédiatement du sultan. Comme ils sont nombreux dans la famille régnante et que beaucoup veulent être nommés pacha, l'un renchérit sur l'autre, et le pacha de Bagdad nomme alors pacha de Qara-Tcholan celui qui veut payer le plus. On peut facilement penser que les pauvres sujets souffrent beaucoup, outre la tyrannie des Turcs, de l'ambition de la famille régnante. C'est ce qui fait que dans ce pays-là il n'y a presque pas de ville; même Qara-Tcholan, la résidence du pacha, n'est qu'un mauvais village.

Si par un seul exemple on devrait juger du caractère d'une nation, il faudrait croire que les Kurdes sont extrêmement vindicatifs. Car peu avant mon arrivée à Mossoul, un moullah avait massacré le pacha de Qara-Tcholan, la nuit dans son lit, parce qu'il avait fait exécuter son frère.

A la partie méridionale du Kurdistan, et sur le territoire du pacha de Kala-Tcholan, se trouve un district de Shahrezour (Schahr essul), dont autrefois un grand pachalik empruntait le nom. Galumbar, un village entre

Köy-Sandjak et Kirkouk, doit avoir été quelques fois la résidence des pachas. De Serdaua, Bazejan (Basean), Margi, Zangana (Sangana) et Aghjeler (Agsjäller), je n'ai rien entendu d'autre, sinon que ce sont des villages du Kurdistan. Surdash (Surdast), à ce qu'on dit, a une petite citadelle.

Le second pacha kurde qui dépend du pacha de Bagdad, et qui doit lui payer un tribut, ou plutôt une ferme, demeure à Köy-Sandjak, un endroit considérable, à trois journées d'Erbil et deux d'Altun-Keupri. Je n'ai entendu nommer de villages dans son territoire que Rosh, Maurân, Dowin et Harir...Dowin est vraisemblablement le lieu de naissance d'Ayyub (Ajub), père du célèbre Salah eddin (Saladin) (18).

Bilbâs est un grand bourg sur une haute montagne, à quatre ou cinq journées de Mossoul. Bilbâs est aussi le nom d'une tribu errante. On trouve beaucoup de tribus de ces bédouins (nomades) kurdes, non seulement dans leur patrie, mais ils se sont étendus jusqu'en Syrie et en Perse.

Rawendiz (Rawendûs) se trouve, selon la description qu'on m'a faite, dans une petite vallée, sur une montagne haute et escarpée, à laquelle on ne peut arriver que par un seul chemin fort étroit. Les habitants de ce districts paient quelquefois, à ce que

---

(18) On sait que le père de Saladin naquit à Dwin ou Dvin, près de l'Araxe et ancienne capitale de l'Arménie, où gouvernait la dynastie shaddadite kurde, et non pas à Dowin ou Duwin du Kurdistan méridional.

l'on dit, une bagatelle au pacha de Köy-Sandjak. Mais le gouvernement ne reste ici pas toujours dans la même famille; d'autre part, ils ne se laissent pas envoyer un chef par un voisin plus puissant. Mais on dit qu'à la mort du chef, on décide toujours par un duel pour désigner le chef du gouvernement - peut-être par une guerre intestine, qui est plus d'usage chez les Mahométans que le duel.

Le troisième pacha kurde qui dépend du pacha de Bagdad se nomme c'est-à-dire d'après la famille, le pacha de Derne. Il gouverne à Chau, un district sur les confins de la Perse." (t.II, p. 268-269).

Niebuhr ajoute:

"Les petites seigneuries suivantes du Kurdistan ne sont pas sujettes au pacha de Bagdad; elles sont indépendantes ou bien elles paient le tribut ou des présents aux pachas voisins:

Amadiya est une petite forteresse sur une montagne escarpée, que l'on considère dans ces contrées comme imprenable. On compte la distance de Mossoul à dix-huit lieues, c.à.d. treize ou quatorze mille d'Allemagne. Le seigneur régnant aujourd'hui s'appelle Bahram et est d'une famille Baldinaus (lire: Badinan ou Bahdinan), qui a déjà gouverné ici du temps des califes abbassides. On le nomme Begk et aussi bien pacha. Il veut être considéré comme entièrement indépendant. Mais lorsque des troupes des pachas voisins viennent dans ces contrées, il faut qu'il donne des présents considérables, s'il ne veut pas que l'on ruine ses villages, situés dans la plaine. Il y a fort beaucoup de fruits sur son territoire, ainsi que des mines de plomb, qui donnent beaucoup. Appartient encore au pacha



d'Amadiya la petite ville d'Aker (Akra)..., endroit qui était célèbre du temps des califes, mais qui aujourd'hui est connu surtout par le riz qu'il fournit aux villes voisines. Zakho est une autre petite ville de ce territoire, sur le chemin de Mossoul à Djazira. Shah, Khan, Dehok, Zibar et Simel sont des villages. Le dernier est sur le Tigre, et sur le chemin menant de Sindjar, la montagne des Yazidis, au tombeau de leur grand saint, Shaikh Ade.

Le Hakkari est un district du Kurdistan, à l'Est de la seigneurie d'Amadiya, et dans le voisinage du gouvernement turc de Van (Wan). Cette petite contrée est fort montagneuse et est presque toute habitée par des Nestoriens, qui ont leur propre Patriarche, qui s'appelle toujours Shemaoun... On dit que le pacha de Van y envoie un Begk, qui réside dans un village Komeri, mais que les habitants ne se soucient guère de lui, et que par la crainte d'être entièrement soumis au joug des Mahométans, ils évitent toute liaison avec eux...

On dit qu'à Bayezid, un autre district dans le voisinage de Van, il y a un pacha kurde héréditaire, dont la famille y a déjà gouverné plusieurs années. On assure qu'il en va de même des districts de Julamark de Bitlis. Dans le territoire du dernier, Moush est le principal endroit. Sasoun (Zazûn) est un petit village" (p. 269-270).

Niebuhr remarque que les villes de Kirkouk et de Tauk (anciennement Daqouqa) faisaient autrefois partie du "grand gouvernement" kurde de Shahrezour, mais qu'elles en furent par la suite séparées et rattachées au pachalik turc de Bagdad. Lors de son passage, "Kirkouk est

la résidence d'un pacha (turc) de deux queues de cheval, qui ne demeure pas dans la ville, mais vis-à-vis, de l'autre côté de la rivière; son territoire n'est que très petit". A Kirkouk, "ce que l'on nomme la citadelle est fort habitée et il y a une garnison de janissaires; cette prétendue citadelle est si sale que de ma vie je n'ai vu un endroit pareil, et les maisons sont aussi fort mauvaises. On trouve ici trois mosquées avec des tours, dont une est remarquable". Le voyageur rapporte la présence du naphte à Baba-Gurgar (p. 274-275).

D'autre part, "les villes d'Erbil et d'Altun-Keupri appartenaient encore, il n'y a pas longtemps, au pacha kurde de Köy-Sandjak. Actuellement, le pacha (turc) de Bagdad envoie un gouverneur à Erbil, et celui-ci un Agha à Altun-Keupri" (p. 277). Près d'Altun-Keupri, il rencontre "plusieurs familles kurdes, qui faisaient paître leur bétail sur les belles prairies d'ici". A Erbil, il y a "une forte garnison de janissaires de Constantinople".

Il omet de dire que les Yazidis ou "Dauasin" sont des Kurdes et ne s'intéresse qu'à leur religion. Mais "comme les Turcs ne permettent le libre exercice de la religion qu'à ceux qui ont des livres saints, comme les Mahométans, les Chrétiens et les Juifs", les Yazidis sont obligés de tenir "les principes de leur religion fort cachés". Certains les accusent "d'adorer le diable, sous le nom de Tchelebi, c'est-à-dire Seigneur. D'autres disent qu'ils font paraître beaucoup de vénération pour le soleil et le feu, qu'ils sont de grossiers païens".(19)

(19) Voir l'étude du père Th. Bois sur "Les Yézidis..", extrait de la revue Al-Machriq (en fran-

Les musulmans de Mossoul sont tous des sunnites. Les chrétiens, qui sont des Nestoriens et des Jacobites, y comptent 1200 familles et possèdent dix églises, pour la plupart très petites. Ils vivent en parfaite entente avec la majorité musulmane. Le pacha de Mossoul s'appelle Amin, un musulman arabe de la famille Abd al-Djalil, famille dans laquelle cette fonction est devenue pour ainsi dire héréditaire, mais qui est d'origine chrétienne, car "le premier de cette maison était un Nestorien de naissance". Les chrétiens de la ville même de Mossoul parlaient à l'origine le syriaque (langue sémitique non arabe, plus ancienne), mais ils se sont laissé arabiser sur le plan linguistique, tout en gardant leur religion; d'ailleurs, ils continuent d'écrire l'arabe avec leurs anciens caractères syriaques. Ce témoignage de Niebuhr est d'un grand intérêt:

"Entre les chrétiens nés dans la ville, on trouve rarement qui puissent parler la langue syriaque, dont on se sert encore aujourd'hui dans les villages. Ici l'arabe est leur langue maternelle, et les marchands aussi bien que les prêtres écrivent Karshuni, c'est-à-dire l'arabe en caractères syriaques ou seringales. Mais leurs livres de religion, leurs formulaires, sont écrits dans l'ancienne langue" (p. 294).

L'auteur ajoute: "Dans la suite j'ai observé que des Grecs d'Anatolie écrivent le turc en caractères grecs, et un marchand grec, avec lequel je parlais l'arabe, nomma cela aussi Karshuni" (p. 294, note a).

---

çais), Beyrouth, Nos de janvier-février et mars-avril 1961.

Comme nous l'avons vu avec Thévenot, et comme le remarqueront de nombreux autres voyageurs - tel l'Anglais Sir Mark Sykes à la fin du XIXe siècle (20) - , Niebuhr relève la présence de nombreuses églises en ruines dans cette contrée. Il rapporte aussi l'existence, notamment dans la montagne Tor-Abdin, de villages chrétiens où l'on parlait encore le Syriaque. Cette présence de chrétiens non arabes et non kurdes date d'avant l'Islam et fut attestée par les anciens géographes arabo-musulmans des IXe et Xe siècles (entre autres, Yaaqoubi, Istakhri, Muqaddasi, Ibn Hauqal). Cela nous ramène à ce que nous avons dit plus haut sur la kurdisation progressive, sous l'Islam, à partir du Xe siècle, de la région Ourfa-Mardin-Nisibin-Sindjar, et l'arabisation des rives du Bas-Tigre, depuis Mossoul.

Cependant, comme l'histoire humaine est souvent beaucoup plus complexe que les conceptions schématiques que l'on s'en fait a posteriori, cela ne doit pas exclure que des Kurdes de souche (donc de langue aryenne) et des Arabes aient été convertis au christianisme avant l'Islam. On sait que la plupart des tribus arabes qui nomadisèrent à l'époque préislamique dans les steppes de Djazira et le bassin du Moyen et Bas-Euphrate, étaient chrétiennes, et qu'elles avaient déjà entamé l'arabisation de la Syrie et de l'Irak, sur leurs confins désertiques, et, du coup, avaient influencé le syriaque de leurs voisins sédentaires. D'autre part, il faut distinguer sur le plan ethnique entre les chrétiens de langue syriaque qui seront absorbés et assimilés par les Kurdes, et les tribus montagnardes chrétiennes du Hakkari, de confession jacobite pour la plupart, ou nestorienne, tribus que l'on englobera, après la Première Guerre mondiale, sous la désig-

---

(20) "The Caliphs' last Heritage", London, 1915.

nation d'"Assyriens", nom qui n'a probablement rien à faire avec les anciens Assyriens et qui est à la base de nombreuses confusions. Sir Mark Sykes (op.cit., p. 354) suggère que ces tribus étaient de vrais Kurdes de souche, dès lors qu'elle parlaient la même langue que leurs voisins musulmans et qu'elles menaient le même genre de vie. L'étude de Pierre Rondot sur "Les tribus montagnardes de l'Asie Antérieure" (Bulletin d'études orientales, t. VI, 1936) ne permet pas d'exclure une telle conclusion. Mais déjà au IXe siècle, al-Mas'oudi, l'historien arabe auteur des "Prairies d'or...", mentionne, parmi les tribus kurdes, les Jacobites chrétiens de la région de Hakkari.

On verra plus loin que les Kurdes n'assimilèrent pas que des Syriaques, mais aussi divers éléments arméniens, tous sédentaires, grâce à l'expansion et à la fixation - partielle - de leurs tribus nomades dans des régions voisines. L'on doit admettre que le Kurdistan aujourd'hui compris dans la République de Turquie était, lors de la conquête arabo-musulmane du VIIe siècle, beaucoup plus réduit qu'actuellement. Ce n'est qu'à partir du Xe siècle, et après la constitution du royaume kurde des Mervanides, soit un siècle avant l'arrivée des Turcs saldjouquides dans la région, que les tribus kurdes déjà islamisées commencèrent à déborder leur habitat de l'époque, situé au nord et à l'est du Haut-Tigre, pour se répandre dans la régions limitrophes et du coup modifier durablement et profondément leur caractère ethnique. Elles en assimilèrent les habitants, un peu à la manière des tribus turcomanes assimilant, à partir de la seconde moitié du XIe siècle, les diverses

populations de l'ancienne Byzance. C'est ainsi que ce Kurdistan occidental, dit aussi septentrional, s'étendit dans trois directions: vers l'ouest, au-delà d'Amida-Diyarbékir et de la grande boucle de l'Euphrate (régions de Malatya, Kahta, Antep, Marash, Elbistan), vers le sud (Ourfa-Mardin-Nisibin), et vers le nord (dans les hauts plateaux d'Arménie, jusqu'à Erzeroum et le cours de l'Araxe, plus tard plus loin). Il faut toute fois insister sur le fait que la présence kurde dans ces régions, sous forme de tribus nomades, date depuis l'antiquité, en particulier dans l'ancienne Arménie, comme le note Minorsky ("Studies..")

Comme, d'autre part, le Kurdistan iranien allait perdre ses régions les plus orientales et les moins montagneuses au profit de l'élément turcophone, sous le poids des invasions saldjouquides et tatares (Tabriz et Hamadan, par exemple, toutes deux kurdes au Xe siècle, deviendront turcophones), il résultera, entre le Xe et le XI<sup>e</sup> siècle, de la conjugaison de ces deux mouvements (extension du Kurdistan occidental et rétrécissement du Kurdistan oriental), un déplacement très sensible de l'ensemble du pays kurde vers l'ouest.

Le lecteur voudra bien m'excuser d'avoir pris prétexte d'une remarque de Niebuhr pour passer à une digression. Mais on en conviendra, le sujet est assez important: j'y reviendrai dans un ouvrage en préparation.

Pour revenir à Niebuhr, il remarque que "le gouverneur de Nisibin était un Begk (Bey kurde?) qui reçoit sa queue de cheval du Waiwode (gouverneur turc) de Mardin" (p. 309).

Il n'a pas visité la ville de Djazira-Ibn-Omar,

siège de la principauté de Bohtan et où gouvernait la famille Azizan (à laquelle appartiennent les Bédir-Khan). Mais il remarque que "Djazira ou Djazira Ommera est une petite ville sur le Tigre. Une famille kurde, Bukhtan, dont on nomme le chef Emir ou Begk, y a déjà gouverné depuis plusieurs années. Son territoire, auquel appartiennent environ 40 ou 50 villages, est entre Mossoul, Amadiya, Diyarbékir et Mardin" (en réalité, sans s'étendre jusqu'à ces villes, le Bohtan comprenait un nombre de villages beaucoup plus important). Nieouhr ajoute, quant à la politique des pachas turcs envers les Kurdes:

"Autrefois, l'Emir (de Djazira) devait recevoir la confirmation à son gouvernement du pacha de Diyarbékir, parce qu'il était le plus puissant de ses voisins. Mais depuis que Mardin est devenue dépendante de Bagdad, le pacha (turc) de ce dernier gouvernement se mêle aussi souvent de celui de Djazira. Outre cela, il y a actuellement deux frères de la famille Bukhtân (lire Badr-Khan) qui se disputent tout à tout le gouvernement. Les pachas (turcs) assistent tantôt l'un et tantôt l'autre, suivant que l'un ou l'autre paye le plus, et par là cette petite province se ruine de plus en plus. C'est cette politique dont se servent ordinairement tous les pachas, et cela non seulement auprès des familles qui, par leur naissance, ont le droit de gouverner sur les petites provinces, mais aussi auprès des tribus errantes (nomades). Ils tâchent toujours de mettre de la dispute entre les familles régnantes, car de cette manière, ils en retirent non seulement beaucoup d'argent, mais ils empêchent aussi que ces familles ne deviennent pas

trop riches ou trop puissantes, en étant longtemps dans le gouvernement. Du reste, ils ne se soucient pas si les provinces du sultan soient par là ruinées ou non" (p. 313-314).

Sur la région de Midyat (au Nord-Est de Mardin), il remarque ce qui suit:

"La montagne Midyat, ou Djabal Tor, est pour la plupart habitée par les Kurdes et les Yazidis. Ceux-là se soucient très peu du gouverneur voisin turc, et ne lui paient presque aucun tribut. Les principales familles kurdes, qui ont ici le gouvernement, sont Dakkori, Butaki, Ashiti et M'hallami" (p. 314).

Il ajoute que les M'hallami ont "adopté la langue arabe", tandis que les autres Kurdes de la région ont conservé leur langue d'origine.

Il n'a pas visité le Sindjar, mais il en a vu la montagne de loin:

"Au Sud de notre chemin, nous vîmes la montagne Sindjar. Elle est dans une plaine extrêmement fertile, où l'air est fort pur et fort sain. On trouve ici en abondance les plus beaux fruits, surtout les figues de Sindjar sont très recherchées....Au lieu que la plupart des habitants étaient encore chrétiens du temps des califes, aujourd'hui, le plus grand nombre se tient à la religion des Yazidis, et les autres sont mahométans. Ils ne paient presque point de tribut, et même ils pillent souvent de petites caravanes....

Le pacha de Bagdad a rarement pu faire quelque chose contre eux, car aussitôt que les Yazidis reçoivent la nouvelle que ses troupes se mettaient en marche, ils se retirent dans



les montagnes, où les Turcs n'osent pas les poursuivre.

Les principales tribus ou familles de la montagne de Sindjar se nomment Kabari, Shekhani, Djanawi, Kharki et Dennadi. Les deux premières sont mahométanes; les trois dernières sont yazidies et ont cette coutume particulière qu'elles laissent croître leurs cheveux fort long. Elles demeurent toutes dans des villages (sédentaires donc). Au bas, dans la plaine, il y a aussi plusieurs tribus yazidies qui demeurent sous des tentes, et qui vivent du bétail comme les bédouins" (p. 314-315).

Cette dernière remarque, sur l'existence de tribus kurdes nomades ou semi-nomades, de religion yazidie, dans la plaine, au pied de Sindjar, est très intéressante. Elle nous fournit, en effet, la clef de ce phénomène que représente la kurdisation de cette montagne. Ainsi que le note le père Thomas Bois dans son étude sur les Yazidies (op. cit.), il existe dans le Mont-Sindjar des vestiges indiquant que cette montagne isolée, avant d'être habitée par des Kurdes de langue kurde mais de religion Yazidie pour la plupart, avait été peuplée par des chrétiens de langue syriaque. Cette transformation eut probablement lieu à partir du Xe siècle, après que le roi kurde Badn de Diyarbékir avait occupé la région, ouvrant ainsi la voie des steppes de Djazira à des tribus nomades kurdes. Car la kurdisation du Sindjar, comme d'ailleurs l'expansion de l'élément kurde dans d'autres régions, ne peut avoir été que l'oeuvre de tribus nomades kurdes: ces dernières occupent la montagne et s'y fixent, se sédentarisent, après avoir éliminé et en partie assimilé les anciens habitants.

D'ailleurs, dans cette transformation, l'assimilation ethnique doit avoir précédé la conversion des tribus au Yazidisme, conversion datant probablement du XII<sup>e</sup> siècle. Comme la montagne, dans cet exemple, n'offre pas assez de place à tous les Kurdes nomades qui avaient franchi le Tigre, une partie de ceux-ci devaient se contenter de rester dans la plaine, continuant pendant longtemps à vivre de leurs troupeaux. Il faut ajouter que les anciens habitants, en l'espèce les chrétiens de langue syriaque, ignoraient la vie nomade: c'étaient des sédentaires, citadins et paysans.

Niebuhr énumère les tribus kurdes qui nomadisèrent dans ces steppes de Djazira:

"Les principales tribus kurdes qui dans ces contrées errent avec leurs tentes, et qui doivent payer quelque chose au Waiwode de Mardin, sont les Kiki, les Milli, les Sadjali et les Musejan. On ne trouve ici point d'Arabes errants que la tribu Tai, mais celle-ci est fort grande" (p. 315).

Mieux, à la page 328-329, notre voyageur allemand prend soin de nous laisser une carte sur laquelle il marque l'emplacement des tribus kurdes qui nomadisèrent à l'époque bien au Sud de la route marchande allant de Mossoul à Nisibin et Ourfa, soit dans les steppes constituant aujourd'hui la province surienne de Djazira. On voit sur cette carte, d'Ouest en Est, les noms suivants: les Dakkori (Dukurie, sur sa carte), placés dans la région de Harran, les Kiki, les Tchetchan (Schechchanie), bien au Sud de Mardin, les Milli (Mullie) bien au Sud de Nisibin, et les Ashiti (Aschetie), juste au Nord du Mont-Sindjar. Sur la même

carte, on trouve le nom des "Araber Tai" inscrit bien au Sud de l'emplacement de ces tribus kurdes, des deux côtés du Mont-Sindjar. Aujourd'hui, deux siècles après Niebuhr, on trouve les mêmes tribus dans cette province syrienne, à ceci près que les tribus kurdes mentionnées sont devenues des cultivateurs sédentaires, les créateurs de la richesse agricole d'une province devenue elle-même le grenier du pays, alors que les Tai arabes sont restés des nomades, éleveurs de dromadaires.

De Mardin, il dit que la ville avait environ 3000 maisons, dont les deux tiers habitées par des musulmans sunnites, et un tiers par des chrétiens, surtout jacobites. Il nous entretient assez longuement de la citadelle de Mardin et de sa madrasa, ou académie islamique.

Il fait aussi mention d'un petit groupe que l'on nommait les Shamsi et qui, dans certains villages des montagnes de Mardin, adoraient encore le soleil, religion antique qu'ils pratiquaient secrètement, étant interdite par les Turcs (p. 321).

Le nom de Diyarbékir, dit-il, n'est pas ancien, car "autrefois cette ville s'appelait Amid". Son pacha, "qui avait trois queues de cheval, demeure dans la citadelle". Niebuhr s'étonne que les orientaux, qu'ils soient musulmans ou chrétiens, ne sachent pas le nombre des habitants de leurs villes. Interrogés par lui, des habitants de Diyarbékir ont dit que leur ville "était un monde", d'autres ont indiqué le chiffre d'un million d'âmes, et d'autres encore "plusieurs centaines de milliers". Mais Niebuhr estime la population de Diyarbékir à 100'000 h., dont environ 25 % de chrétiens, les autres

étant des musulmans. Pour parvenir à ce chiffre, il dresse le plan de la ville et le compare à celui d'une ville européenne, en sachant que "les villes orientales si fort peuplées, comme Constantinople, Le Caire, Damas, Alep, Diyarbékir, Mossoul et Bagdad, ont à peine autant d'habitants, en proportion, que les villes les plus peuplées d'Europe". Diyarbékir était donc, du temps de Niebuhr, l'une des plus grandes villes d'Orient, comparable au Caire, Damas, Constantinople et Bagdad. L'auteur ajoute:

"A l'intérieur des murailles, la ville est presque pleine de bâtiments. Avant la grande famine qui eut lieu il y a 9 ans, il y avait ici un si grand nombre d'habitants que toutes les maisons étaient remplies. Actuellement, il y en a beaucoup de vides. Cependant, il y aurait encore environ 16'000 maisons habitées, et le quart environ par des chrétiens. Les maisons de cette ville ne sont pas voutées, comme à Mardin et Mossoul, mais sont plates par en haut. L'étage d'en bas est d'ordinaire de pierre de taille, et celui d'en haut de terre grasse. Les coupoles de quelques mosquées, et d'un grand khan (auberge), sont couvertes de plomb, ce que je n'ai pas trouvé depuis Bassorah jusqu'ici, mais souvent en Syrie et en Anatolie. Toutes les rues sont pavées et on les tient passablement propres. On a ici de l'eau en abondance, en partie de la petite rivière Ali Poar et en partie des fontaines. Hors de la ville, il y a des fossés pour y amasser de la glace... et de grandes glacières. Les cimetières...sont fort grands.

D'ailleurs on trouve hors de la ville de jolis jardins cultivés et aussi des vignes, et le

reste du pays est fort bien cultivé..."  
(Voir sur cette ville les pages 324 à 328).

Les chrétiens de Diyarbékir sont des Jacobites ou des Chaldéens pour la plupart, mais outre ceux-ci, "on trouve encore ici plusieurs Arméniens, quelques Nestoriens et quelque peu de Shamsi".

L'auteur "n'a pas pu avoir des informations satisfaisantes sur les sandjaks de ce gouvernement (de Diyarbékir), mais Argana, Tsharmuk, Pahi-garpud, Maaden et Gibban doivent, à ce qu'on prétend, être tous encore des endroits considérables".

Sur la route de Diyarbékir à Ourfa et à Alep, il a vu "encore à plusieurs endroits des restes de villages, qui ont été détruits par des Turcomans et des Kurdes, et peut-être même par des gouverneurs turcs" (p. 328).

Siverek est située dans une vallée, et on y compte "environ 2000 maisons, dont près de 150 habitées par des Arméniens. Il y a trois mosquées avec des minarets et trois bains publics...On n'y trouve actuellement point d'ouvrages de fortification; mais dans la ville il y a une haute colline qui paraît être toute de terre, comme à Erbil et à Kirkouk, et là-dessus l'on voit encore les fondements d'une citadelle. Hors de ce bourg, il y a plusieurs jolis jardins fruitiers, surtout avec des vignes" (p. 329).

Sur la ville d'Ourfa, il note notamment ce qui suit:

"La citadelle qui s'y trouve, d'un côté de la ville sur un rocher, est dominée par une montagne infiniment plus haute, et ne pourrait par conséquent pas être d'une grande

utilité contre un ennemi européen, mais pour ce pays, Ourfa est bien fortifiée. Elle est entourée de toutes parts d'une muraille de pierres de chaux blanche. D'un côté de la ville il y a un fossé qui à quelques endroits est taillé fort profondément dans le roc, et qui reçoit son eau d'une forte source...Le fossé autour de la citadelle est entièrement taillé dans le roc et à sec. On trouve ici quatre portes: Samsat Kapusi, Gengi Kapusi, Begk Kapusi et Harran Kapusi, Le sérail du pacha, qui se trouve entre les deux dernières de ces portes, n'a rien de remarquable....

Je comptais dans cette ville douze minarets, dont quelques-uns étaient quarrés; il y en avait un surtout qui a tout l'air d'un clocher d'une église chrétienne. Les maisons sont bien bâties. Ce que l'on fait voir ici de plus remarquable à des voyageurs, c'est une grande et belle mosquée... qui, selon toute apparence, a été bâtie par quelque musulman dévot qui avait dû rêver d'Abraham...On la nomme Khalil arrahman & maqam Ibrahim. Il y a ici deux sources qui sortent du pied de la montagne et qui sont si grandes que non seulement elles arrosent les jardins et les champs, mais elles font aussi tourner les moulins. Tout devant chacune de ces sources il ya un grand et bel étang plein de poissons, qui sont consacrés au patriarche Abraham...

Les Arméniens ont environ cinq cents maisons dans cette ville. Leur grande et magnifique église... est en grande partie toute en ruines.. Les Jacobites ont aussi une église ici, mais ils ne comptent qu'environ cent cinquante maisons...

Plusieurs villes autrefois fort belles et des contrées ci-devant fort bien cultivées, de ce gouvernement, sont actuellement désertes et affermées à leurs destructeurs, les Arabes, les Kurdes et les Turcomans errants. La langue dont on se sert principalement dans les villes de Diyarbékir et d'Ourfa, c'est la turque; dans les villes de Mossoul et de Mardin, l'arabe; et à la campagne entre Mossoul et Ourfa, la langue kurde est la dominante. Les gens du pays, qui voyagent beaucoup, surtout des marchands et des qaterdji, dont les derniers peuvent être comparés à nos voituriers, parlent ordinairement ces trois langues, et si ce sont des Arméniens ils parlent encore outre cela leur langue maternelle" (p. 329-332).

Cette dernière remarque de Niebuhr appelle un commentaire. Si le kurde est la langue dominante dans les campagnes entre Mossoul et Ourfa, en passant par les régions de Nisibin et de Mardin, c'est que l'élément kurde représente, à l'époque de Niebuhr, la majorité de la population dans l'ensemble de cette contrée. Mais à cette époque, les villes de Diyarbékir et d'Ourfa étaient aussi des agglomérations à majorité kurde: un siècle avant Niebuhr, le voyageur turc Evliya Tchelebi nous disait que Diyarbékir était kurde et que ses habitants, parlant le kurde, étaient de mauvais musulmans, car ils ignoraient l'arabe, la langue du coran. Mais, soumis à l'Empire, ces citadins kurdes étaient déjà bilingues, le turc étant la langue officielle de l'administration. On sait que la bourgeoisie citadine d'un pays occupé finit généralement par vouloir s'exprimer de préférence dans la langue de l'occupant, **en** tout cas lorsqu'il s'agit de converser avec des étrangers de passage ignorant celle de l'occupé. Niebuhr, qui ignorait complètement le kurde,

ne se mêla pas à la population musulmane de ces villes, étant resté constamment en compagnie de chrétiens. A Mardin, il était l'hôte "d'un Carme" et, à Diyarbékir, il alla "droit chez les pères capucins", chez qui il logea dans cette ville (p. 324).

Sur la route entre Ourfa et Alep, il rencontre "des tribus kurdes et turcomanes, qui errent dans ces contrées". Près de Biregik, Niebuhr rencontre "un Kurde à cheval, avec trois gens à pied auprès de lui"; il décrit la scène ainsi: "J'étais seul avec mon qaterdji, mais nous étions tous deux à cheval. J'avais un petit fusil déjà bandé sur la selle, un pistolet à la ceinture, et le sabre à côté. J'avais prêté mon second pistolet à mon qaterdji, qui avait aussi un sabre. Au premier abord, nous les regardâmes pour des gens qui pourraient bien avoir envie de nous dépouiller, ce qui fit que nous nous arrêtâmes de loin, lorsque le principal de cette troupe nous parla. Je ne compris rien du discours kurde, mais mon guide me dit ensuite qu'il s'était informé si j'étais cet Européen qui devait venir d'Ourfa, et qu'il avait été surpris que nous avions voulu faire tout le voyage d'Ourfa à Biregik en un seul jour, etc. En un mot, il avait entendu parler de moi dans la ville et, selon toute apparence, il n'était parti cette soirée là que pour chercher plus de monde pour me piller le lendemain. Mais actuellement, il n'était armé que d'une lance et d'un sabre, et ses gens n'avaient que des sabres; et comme nous avions nos armes à feu prêtes, il croyait bien que le meilleur parti qu'il pouvait prendre, c'était de nous laisser tranquillement poursuivre notre voyage".

Le voyageur allemand ne se trompe-t-il pas sur les intentions qu'il prête à ce cavalier kurde



qui, apparemment, n'était que curieux de rencontrer un Européen et désireux de bavarder avec lui? S'il avait voulu vraiment l'attaquer, ne se serait-il pas muni au moins d'un fusil? Même quand il n'y a point eu d'attaque, Niebuhr a toutefois l'élégance d'ajouter: "De pareilles histoires arrivent bien en Europe" (p. 333).

Niebuhr déclare: "Dans mon voyage, je n'avais pas eu l'occasion de faire moi-même connaissance avec des Turcomans et des Kurdes". Cependant, à Alep, un Anglais qui résidait dans cette ville, le Dr. Patrik Russel, et qui "reçut souvent des visites de leurs principaux chefs", a communiqué au voyageur germano-danois une liste de différentes tribus nomades turcomanes et kurdes, liste comprenant le nombre des tentes de chaque tribu et la région de ses transhumances. Niebuhr émet quelques réserves quant au nombre des tentes déclaré, car "on ne peut justement pas toujours compter sur la grandeur de ces tribus, comme elle est déclarée ici; mais il y a quelques tribus qui sont anciennes et qui sont encore considérables" (p. 336). Il complète cette liste par une autre fournie par "un marchand de Mardin qui avait fait plusieurs voyages entre sa ville natale, Alep et Constantinople". Je laisse sous silence la liste relative aux tribus turcomanes, mais voici celle concernant "diverses tribus errantes kurdes" telle qu'elle a été communiquée à Niebuhr et dans laquelle j'ai séparé la partie avancée par le médecin britannique de celle que fournit "le marchand de Mardin" (la partie de ce dernier commençant avec la tribu des Shaikh Bizni):

Liste de diverses tribus errantes (nomades)  
des Kurdes

<u>Nom de la tribu</u>	<u>Nombre des tentes</u>	<u>Région de transhumance</u>
Kasekenli.....	1'000	Kars - Erivan
Wadaklenli.....	5'000	" "
Brazeli.....	1'000	" "
Kurukleile.....	1'000	" "
Shikaki.....	1'000	" "
Kuranli.....	5'000	" "
Kudjumanli (Qudjumanli)	5'000	" "
Mamanli.....	5'000	" "
Sebki.....	500	" "
Suranli.....	500	" "
Jubbru-badenli.....	500	" "
Djummadenli.....	1'000	" "
Zerqi.....	500	Pachaliks d'Erzeroum- Diyarbékir
Badeli.....	2'000	" " "
Shadli.....	10'000	" " "
Izoli (Aissuli).....	1'000	" " "
Djehanbekli.....	10'000	" " "
Jalianli.....	500	" " "
Maurisi.....	1'000	Erzeroum - Ourfa
Musianli.....	2'000	..... Sindjar
Reshwan.....	12'000	Sivas - Alep
Milli.....	11'000	Erzeroum - Ourfa
Zaza.....	20'000	.....Siverek - Erzeroum
Bidjakli.....	10'000	Siverek
Kurejekli.....	500	Aintap
Oqdje Azenli.....	5'000	..... Kilis
Hadjebanli.....	200	Sivas - Ourfa
Qara-kidjeli.....	2'000	Ourfa - Diyarbékir
Kiki.....	1'000	Mardin
Beizeki.....	1'000	Ourfa
Dukerli.....	1'000	Ourfa

Kurejekli.....	500	Nord d'Aintap
Atmali.....	1'000	"
Huwidli.....	1'000	"
Shaikh Bizni.....	10'000	Mardin - Boli
Sherkianli.....	800	Mardin - Ourfa
Surkji.....	2'000	Mardin
Piran Ali.....	1'000	Mardin-Nisibin
Dodeki.....	600	Mardin - Ourfa
Kumbel.....	300	" "
Berifi.....	400	" "
Huleri.....	200	" "
Tcherki (Dsjerki).....	250	Mardin
Khaladje.....	300	"
Dembali.....	500	Sud de Diyarbékir
Drishanli.....	350	" " "
Suhanli.....	700	?
Kiablör.....	300	Mardin
Selivi (Selifi).....	1'000	Entre Erzeroum et la Perse
Omeranli.....	900	Mardin
Kerkeri.....	300	Sindjar-Djazira
Shaikhani.....	250	Mardin
Nidjari.....	200	Mardin

Cette liste vaut ce qu'elle vaut. Elle est fort incomplète, mais elle peut avoir un certain intérêt historique, pour ce qui est notamment du nom de certaines tribus, de leur importance relative et de leur zone de transhumance à l'époque, raison pour laquelle je l'ai reproduite. Le total du nombre des tentes y est de 140'050. Si l'on considère que par tente, ou famille, on doit compter entre 5 et 10 individus, le total ferait environ un million de personnes. Il faut relever qu'il ne s'agit ici que de Kurdes nomades, vivant sous la tente. Il convient en outre

de rappeler qu'en 1617, soit un siècle et un demi-siècle avant Niebuhr, l'Italien Della Valle nous avait dit que la majorité des Kurdes était déjà sédentaire, constituée de citadins et de paysans. Or, entre les deux auteurs, le nombre des sédentaires n'a pu qu'augmenter, et celui des nomades diminuer. D'autre part, et cela est important, cette liste ne mentionne aucune des tribus kurdes alors nomades du Kurdistan iranien ou du Kurdistan irakien actuels, vastes régions constituant à l'époque en tout cas la moitié de l'ensemble du pays kurde, sinon plus. Enfin, la liste est incomplète même par rapport au Kurdistan turc et syrien d'aujourd'hui: Y manquent notamment toutes les tribus nomades du pachalik de Van (avec notamment les régions de Van, de Hakkari, de Bitlis, de Moush, d'Ardjêsh, d'Akhlat), celles du Bingöl, et beaucoup des tribus du vaste et peuplé pays de Diyarbékir. Certains noms de tribus mentionnés par ailleurs par Niebuhr lui-même, dans les steppes de la Djazira, n'y figurent pas, de même que les tribus du Bohtan et de Siirt. Le médecin britannique d'Alep ne pouvait recevoir que la visite de chefs tribaux proches de lui, tandis que "le marchand de Mardin", qui manifestement connaissait bien les tribus de sa région, ne faisait des voyages qu'entre Mardin, Alep et Constantinople.

Ce même marchand de Mardin fournit à Niebuhr une liste de tribus arabes nomades dans les steppes de Djazira, notamment la contrée du Khabour, liste que voici: les Beni Kaab, 1'100 tentes; les Beggara, 900 tentes; les Hedjashi, 500 tentes; les Diabar, 600 tentes; les Sherabi, 700 tentes. Niebuhr remarque que ces tribus doivent être sous la dépendance de celle des Tai arabes, "qui est très grande".

Niebuhr fait ensuite quelques remarques sur les moeurs et coutumes de ces nomades kurdes et turcomans; il émet l'opinion que certaines de leurs tribus seraient "d'origine chrétienne" (p. 340 et suiv.), opinion l'antaisiste:

"Les Kurdes et les Turcomans sont mahométans. Les principales familles des premiers tirent leur origine du Kurdistan, comme les derniers du Turkistan. On prétend qu'il y en a, surtout plusieurs des Turcomans, qui sont restés lorsqu'ils sont venus dans ces contrées avec l'armée de Timur-Leng (Tamerlan). Mais ceux du commun des Turcomans et des Kurdes viennent principalement des contrées où ils sont encore aujourd'hui errants, et en partie d'origine chrétienne. Car à mesure que les villages de ces pauvres gens (les chrétiens) furent détruits de temps à autre, en partie par les gouverneurs turcs et en partie par les hordes errantes, ils ne trouvèrent pas d'autre moyen de subsister que de se mettre sous la protection des Turcomans, Kurdes et Arabes; comme il manquait ici également d'églises et d'ecclésiastiques, ils oublièrent peu à peu leur religion et leur langue maternelle. Le zèle mal à propos des religieux orientaux a aussi beaucoup contribué à la décadence du christianisme.

.....

On donne le titre d'Aga (agha) au chef des Kurdes et des Turcomans. Ces derniers, à ce que l'on prétend, ne se soucient guère de leur noblesse; mais les Kurdes en sont, dit-on, aussi glorieux que les sheikhs des bédouins. Leur manière de penser est différente de celle des Arabes, en ce sens qu'ils célèbrent avec plus de joie la naissance d'une

fille que d'un fils (sic). Car comme mahométans, ils peuvent épouser plus d'une femme, et un Aga kurde ne prend pas volontiers une fille de moindre naissance que la sienne. L'on prétend qu'un Kurde d'une ancienne famille demande bien cinquante bourses, soit passé 16500 écus, quand il marie sa fille, et qu'il lui donne une petite dot, au lieu que les Arabes et les Turcs de distinction mettent dans la dot non seulement tout ce qu'ils reçoivent de l'époux, mais encore beaucoup avec. Beaucoup de filles sont par là même un trésor.

...J'entendis parler de familles kurdes, Badjalar, Lak, Sarili, etc., dont chacune a un Kikhya (chef de village)...." (p. 341-342).

Qu'il y ait eu des éléments chrétiens appartenant à l'origine à d'autres ethnies et qui se soient laissé assimiler par des voisins kurdes musulmans, le fait est certain et ne doit faire l'objet d'aucun doute. Cela se remarqua aussi bien chez les Syriaques, dans cette zone située principalement au Sud du Haut-Tigre et dans le Sindjar, que parmi les Arméniens. L'ancienne "Arménie historique méridionale", comme l'appelle René Grousset (21), vaste région s'étendant depuis Van, Akhlac et Moush, incluses, jusqu'à Kars et le cours de l'Araxe, et où les Arméniens avaient créé, dans l'Antiquité, un royaume dont on connaît bien l'histoire, devint petit à petit, à partir du Xe siècle, grâce à l'expansion et à l'établissement de tribus kurdes, le Kurdistan septentrional. Il y a eu, certes, surtout lors des raids effectués par les tribus turcomanes Oghuz ou Ghuzz, des massacres d'Arméniens; il y a eu une massive émigration arménienne, la

(21) "Histoire de l'Arménie, des origines à 1071", Paris 1947.

Diaspora. D'ailleurs des kurdes furent aussi massacrés par des Ghuzz, mais ils y résistèrent et finalement ils les repoussèrent (cf. Ibn al-Athîr), contrairement aux arméniens qui, privés par Byzance de leur féodalité militaire, ne leur opposèrent aucune résistance et se firent massacrer par groupes entiers (cf. René Grousset, op.cit.). Mais cette région ne se vida pas complètement de ses Arméniens, et plusieurs de ceux-ci se laissèrent assimiler pour leurs voisins kurdes. Mais les éléments chrétiens kurdisés et islamisés étaient tous des sédentaires: grands propriétaires féodaux (c'est le cas de plusieurs grandes familles arméniennes) cherchant dans leur conversion à l'islam kurde à préserver leurs possessions et leur rang, ou paysans aux abois (le cas surtout des Syriques) acceptant de bon gré la protection de puissants Kurdes, au prix de leur assimilation. Absorbés de la sorte par la société kurde et intégrés dans son système tribal protecteur - au point de perdre toute notion de leurs origines et de devenir des Kurdes "à part entière" -, ces assimilés et leurs descendants restèrent ce qu'ils avaient été sur le plan social, c'est-à-dire des sédentaires, seigneurs féodaux ou paysans. Il ne prirent jamais le chemin du nomadisme, et c'est là que se trompe Niebuhr. Si, au sein de la féodalité et de la paysannerie kurdes, on peut donc trouver des éléments qui avaient été assimilés depuis plus ou moins longtemps, en revanche, les nomades et les semi-nomades kurdes de toutes époques avaient toujours été des Kurdes et n'avaient jamais changé de langue. Cette opinion ne doit pas étonner; elle n'étonne d'ailleurs quand on l'applique aux Arabes.

En effet, comme chez les Arabes, qui ont absorbé bien d'autres populations depuis les conquêtes islamiques, chez les Kurdes aussi les nomades et les semi-nomades représentent (ou plutôt représentaient) la fraction la plus pure de ce peuple, en l'espèce celle qui descend en droite ligne des tribus médiques de l'Antiquité. Le cas des Turcs n'est pas différent. Qui aujourd'hui, parmi les Turcs de Turquie, pourrait dire avec certitude qu'il est de pure race turque, sinon les quelques éléments turcomans qui continuent de mener une vie nomade ou semi-nomade dans certains coins du pays? Mais il va de soi que l'on ne doit pas faire dépendre l'existence d'un peuple d'un genre de vie déterminé ou d'une race quelconque, comme certains osent parfois l'affirmer - par ignorance ou à dessein - à propos des Kurdes et le nomadisme. Un peuple ne cessera pas d'exister quand ses éléments nomades, si purs de race soient-ils, disparaissent par la sédentarisation et le mélange. Chez les Kurdes, comme chez tous les peuples modernes, l'ethnie, et à plus forte raison la nation, n'est pas une race. Le peuple turc, c'est le mélange; sa civilisation n'est autre que celle de Byzance, adaptée à l'islam et au génie originel des peuplades turcomanes.

Pour terminer avec Niebuhr, notons qu'il mentionne la présence de Kurdes en Syrie, à Kurd-Dagh ou "Djabal al-Akrad" ("Montagne des Kurdes"), entre les districts d'Alep et d'Alexandrette. Mais il n'en donne pas d'autres précisions.

### 8) Constantin-François VOLNEY (1757-1820):

Le Français Volney peut sans conteste être considéré comme le fondateur des études orientales



modernes en Occident et le premier vrai savant arabisant. Son ouvrage "Voyage en Syrie et en Egypte", écrit en français et édité la première fois en 1787 (mais dont il existe des éditions récentes), n'est pas un récit de voyage, mais une étude systématique et méthodique de ces deux pays, leurs climats, leur géographie physique, leurs ressources, leur agriculture, leur industrie, leur commerce, leur genre de gouvernement, leur fiscalité, les divers groupes ethniques ou religieux de leurs populations, etc, le tout avec des remarques pénétrantes et objectives. Il effectua ce voyage pendant les années 1783 à 1785 et y était préparé. Il avait appris un peu l'arabe à Paris et avait la tournure d'esprit scientifique, pour avoir notamment fréquenté le philosophe Diderot et sa fameuse équipe des Encyclopédistes. Après la Révolution française, il fut nommé professeur d'histoire à la Sorbonne.

Volney est tout de suite frappé par la tristesse, la résignation, l'abattement et l'esprit d'abandon des populations arabes de Syrie et d'Egypte. Après avoir vu en Egypte les bains de Cléopâtre et la colonne de Pompée, il remarque: "Ces noms ont de la majesté, mais les objets vus en original perdent de l'illusion des gravures". L'Orient de Volney n'est ni exotique ni romancé, c'est un Orient réel, mais sombre, d'une "étonnante léthargie", une "société à structure théocratique" où "l'angoisse profonde se dissimule sous les apparences d'une sérénité résignée". C'est un Orient complètement coupé de ses vieilles forces créatrices.

S'il attribue cet état de choses à une structure mentale et religieuse restée manifestement moyenâgeuse, Volney incrimine aussi l'adminis-

tration turque; il écrit à cet égard: "Le gouvernement des Turcs en Syrie est un pur despotisme militaire, c'est-à-dire que la foule des habitants y est soumise aux volontés d'une fraction d'hommes armés disposant de tout, selon leur intérêt et leur gré". Ou encore: "Les Turcs savent vaincre, mais ne savent pas gouverner". Ces remarques rejoignent celles de Niebuhr quant à la politique des pachas turcs envers les seigneuries kurdes.

"L'idiome général de la Syrie", écrit-il, "c'est l'arabe", mais la population du pays est un mélange de races:

"La Syrie n'a pas, comme l'Egypte, refusé d'adopter les races étrangères. Toutes s'y naturalisent également bien; le sang y suit à peu près les mêmes lois que dans le midi de l'Europe, en observant les différences qui résultent de la nature et du climat. Ainsi, les habitants des plaines du midi sont plus basanés que ceux du Nord, et ceux-là beaucoup plus que les habitants des montagnes" (Ed. de La Haye, 1959, p. 190-191).

Ces "habitants des montagnes", sont les Druzes et les Maronites du Mont-Liban, et les Kurdes de Kurd-Dagh.

Volney divise les populations de la Syrie (terme comprenant le Liban et la Palestine) en deux grandes catégories: "les peuples agricoles et sédentaires", et "les peuples pasteurs et errants" (nomades). Parmi les premiers, il classe les descendants des Hellènes ou des hellénisés, dont les Maronites; les "Arabes conquérants et leurs descendants", mélangés à d'autres et représentant la majorité; les

Motoualis et les Druzes. Parmi les peuples nomades, il distingue trois groupes: les Turcomans, les Kurdes et les Arabes bédouins.

Malheureusement, Volney n'a pas visité le Kurd-Dagh ni autres districts kurdes de Syrie; il n'a même pas rencontré de Kurdes, et il le reconnaît. Sa visite en Syrie commence à Alexandrette, où il débarque d'un bateau venant d'Egypte. D'Alexandrette, il gagne Alep, en longeant le lac Amoq et le pied du massif de Kurd-Dagh, sans y pénétrer. D'Alep, il part pour Hama, Tripoli, Beyrouth, le Mont-Liban, Damas, Jérusalem et Jaffa. Il faut le regretter, car s'il avait visité le Kurdistan ou tout au moins le Kurd-Dagh, il nous aurait présenté une étude plus solide et plus objectives que ce ramassis d'idées reçues et stéréotypées qu'il nous laisse sur les Kurdes et qu'il emprunte à des voyageurs qui l'avaient précédé. Son bref exposé sur ce peuple (p. 196-198) n'a donc pas valeur de témoignage et, à vrai dire, est sans réelle valeur. Il l'emprunte surtout à Niebuhr, qu'il mentionne et cite par ailleurs. On peut donc lui adresser les mêmes critiques que celles que nous avons formulées à propos des remarques de Niebuhr, critiques qu'il serait inutile de reprendre. Voici, cependant, quelques extraits de Volney.

"Les Kourdes sont un autre corp de nation dont les tribus divisées se sont également répandues dans la basse Asie, et ont pris, surtout depuis cent ans, une assez grande expansion. Leur pays originel est la chaîne des montagnes d'où partent les divers rameaux du Tigre, laquelle, enveloppant le cours supérieur au Grand-Zab, passe au midi jusqu'aux frontières de l'Irak-Adjami ou persan. Dans la géographie moderne, ce pays est dé-

signé sous le nom de Kourdestan. Il est très fertile en grains, en lin, en sésame, en riz, en excellents pâturages, en noix de galle et même en soie. L'on y recueille un gland doux, long de deux ou trois pouces, dont on fait une espèce de pain. Les plus anciennes traditions et histoires de l'Orient en ont fait mention et y ont placé le théâtre de plusieurs événements mythologiques. Les Chaldéens Bérosee et l'Arménien Mariaba, cités par Moïse de Chorène, rapportent que ce fut dans les monts Gourdoûées qu'aborda Xisuthrus, échappé au déluge; et les circonstances de position qu'ils ajoutent prouvent l'identité, d'ailleurs semblable, de Gord et Kourd. Ce sont les mêmes Kourdes que Xénophon cite sous le nom de Kardouques (...). Il ont peu changé dans leur état moderne; et quoiqu'en apparence tributaires des Ottomans, ils portent peu de respect aux ordres du Grand-Seigneur et de ses pachas. Niebuhr, qui passa en 1769 dans ces cantons, rapporte qu'ils observent dans leurs montagnes une espèce de gouvernement féodal qui me paraît semblable à ce que nous verrons chez les Druzes. Chaque village a son chef; toute la nation est partagée en trois factions principales et indépendantes. Les brouilleries naturelles à cet état d'anarchie ont séparé de la nation un grand nombre de tribus et de familles, qui ont pris la vie errante des Turcomans et des Arabes(...)"(sic).

D'autre part, continue Volney, "on estime que toutes leurs peuplades réunies passent 140'000 hommes armés": c'est le même chiffre que Niebuhr avance, non pas en "hommes armés", mais en "tentes" ou familles, pour les seuls éléments nomades d'une partie du Kurdistan.

"Les Kourdes, reprend-il, passent presque partout pour des brigands. On les redoute à ce titre dans le pays d'Alep et d'Antioche, où ils occupent, sous le nom de Bagdaschlié, les montagnes à l'Est de Beilan, jusque vers Klès (Kilis). Dans ce pachalik et dans celui de Damas, leur nombre passe 20'000 tentes et cabanes, car ils ont aussi des habitations sédentaires.

Ils sont censés musulmans, mais ils ne s'occupent ni de dogmes ni de rites. Plusieurs parmi eux, distingués par le nom de Yazidié, honorent le Chaitan ou Satan, c.à.d. le génie ennemi de Dieu: cette idée, conservée surtout dans le Diyarbékir et sur le territoire de la Perse, est une trace de l'ancien système des deux principes du Bien et du Mal, qui, sous des formes tour à tour persanes, juives, chrétiennes de regarder Zoroastre comme son premier auteur: mais longtemps avant ce prophète, l'Egypte connaissait Ormuz et Ahriman sous les noms d'Osiris et de Typhon (...)"

Sur la langue kurde, Volney dit ce qui suit dans sa première édition de 1787:

"La langue est divisée chez les Kourdes en trois dialectes. Elle n'a ni les aspirations ni les gutturales de l'arabe, et l'on assure qu'elle ne ressemble point au persan, en sorte qu'elle doit être une langue originale. Or, si l'on considère l'antiquité du peuple qui la parle, les relations qu'il a eues avec les Mèdes, les Assyriens, les Perses et même les Parthes, on pourra penser que la connaissance de cette langue jetterait quelques lumières sur l'histoire ancienne de ces pays.

Il n'en existe pas de dictionnaire connu, mais il serait facile d'en créer un (...)"

Quand Volney a écrit ce passage, il n'avait pas encore lu l'ouvrage du Père Garzoni sur la langue kurde (paru aussi en 1787). Après la lecture dudit ouvrage, auquel il allait par ailleurs se référer, Volney changea d'avis dans la seconde édition de son propre livre, en modifiant le paragraphe qu'il avait écrit sur cette langue, paragraphe dont la teneur définitive allait désormais être fixée comme il suit:

"La langue, qui est le principal indice de fraternité des peuples, a chez les Kourdes quelques diversités de dialecte, mais le fond en est persan, mêlé de quelques mots arabes et chaldéens. Leurs lettres alphabétiques sont purement persanes. La Propagande (Eglise catholique) en a fait imprimer à Rome un vocabulaire composé par Maurice Garzoni, qui fournit des renseignements satisfaisants sur le sujet. Il est à désirer que les gouvernements encouragent cette branche de recherches(...)"

Il serait inutile de rappeler ce qui, depuis le siècle de Volney et Garzoni, a été scientifiquement établi, à savoir que le kurde est une langue très proche, certes, mais distincte et indépendante du persan, les deux langues appartenant à la famille aryenne ou iranienne de l'ensemble indo-européen, de même que la pashtou d'Afghanistan et des Pathans. Il existe une langue persane et une langue kurde, mais un groupe de langues iraniennes, tout comme dans la famille des langues slaves on trouve, entre autres, le russe et le polonais. Ainsi que le relève le savant russe Vladimir Minorsky, "le kurde appartient sans aucun doute au groupe nord-ouest des langues irani-

ennes", et son unité, en dépit d'une diversité dialectale, s'explique"par sa base médique" (22)

+++      +++      +++

Cette étude s'allongeant, je renonce à passer en revue les récits de voyageurs du XIXe ou du début du XXe siècle qui sont très nombreux (23), et au demeurant plus connus.

Ismet Cheriff Vanley.

Lausanne, avril 1973

---

(22) "Les origines des Kurdes" in Travaux du XXe Congrès international des orientalistes (Bruxelles 1938), Louvain 1940.

(23) Voici quelques-uns des voyageurs du XIXe siècle, dont les oeuvres sont publiées:  
A. Ainsworth, D'Aramon, Aucher-Eloy, B.Chantre, comte de Cholet, Curzon, A. Dupré, E. Flandin, Ch. Grey, S. Guyer, Hommaire de Helle, K. Humann, J.M. Kinneir, H.F. Lynch, maréchal von Moltke, P. Müller-Simonis, E. Nolde, H. Petermann, Rawlinson, E. Schau, H. Saouthgate, J. Taylor, Ch. Texier.







Prix - 5, --DM